

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE JOURNAL D'AGRICULTURE ILLUSTRÉ

Publié par le Département de l'Agriculture de la Province de Québec.

Bibliothèque du
Parlement

Vol. II.

MONTREAL, JUIN 1879.

No. 5

VOLAILLES. (1)

POULAILLER CONFORTABLE.

Nous donnons à nos lecteurs une vue d'un poulailler mobile que l'on peut construire à bon marché. La bâtisse a environ 6 pieds sur 8, la hauteur en avant est de 6 pieds et en arrière de 5 pieds 6 pouces. Pour plus de légèreté, le toit est en carton goudronné ou en lattes. La fenêtre, de 3 pieds sur 5, pivote à volonté autour d'une barre. Les guichets, munis de portes à coulisses, sont ouverts le jour et tenus fermés la nuit pour garantir la volaille contre les chats, les renards et autres animaux pillards nocturnes. Les nids sont placés en dehors du bâtiment, et sont couverts pour les préserver de la pluie : cette disposition permet de ramasser les œufs sans être obligé d'entrer dans le poulailler. Les perches sont disposées en face de la porte supportées dans des entailles faites exprès et de telle façon qu'il soit aisé de les enlever pour le nettoyage. La ventilation est parfaitement assurée au moyen des ouvertures rondes que l'on peut voir vers le haut, pendant les fortes chaleurs de l'été, la fenêtre peut être enlevée et remplacée par un chassis à claire-voie en lattes. Le poulailler doit être placé sur un terrain élevé et sec pour prévenir la pourriture par les temps humides, et changé aussi souvent que nécessaire pour éviter l'accumulation de la vermine, et aussi afin que le terrain ne devienne pas sale par la trop grande quantité des déjections des oiseaux.

Dans la figure ci-jointe, notre dessinateur a indiqué l'ouverture par où les œufs sont recueillis, au haut. elle devrait être placée sur le côté, afin que le haut serve de couverture fixe contre la pluie.

RÈGLES POUR LA SAISON.

On se figure trop souvent que l'élevage des volailles ne peut être fait avec profit que dans les grandes fermes, et, dans ce cas même, qu'avec un grand nombre de sujets. C'est là une grave erreur, car on retire proportionnellement autant, sinon plus de profit d'un petit nombre soigné convenablement, que d'un grand nombre. Il est rare de rencontrer une famille qui possède quelques volailles de basse-cour et qui trouve qu'elles ne lui donnent pas de profit. Généralement l'éleveur des volailles est regardé comme de trop peu d'importance et comme ne donnant que de minimes avantages. Cependant, dans ces dernières années, les Expositions de volailles dans les différentes parties du pays ont opéré efficacement contre ce préjugé en introduisant parmi les éleveurs un goût réel pour les améliorations, et nous sommes heureux de le constater, cette tendance va croissant.

Parmi les animaux domestiques, nuls ne donnent plus de profits que les volailles quand on sait en tirer convenablement parti.

Il n'y a aucune raison pour que dans toutes les saisons de

(1) Cet article, préparé pour le numéro de Mai, n'a pu y trouver place. Nos lecteurs, sans doute, le liront encore avec intérêt.

l'année, les œufs font partie de la nourriture du pauvre tout aussi bien que d'être un luxe exclusivement réservé à la table du riche.

L'élevage des volailles est pratiqué sur une large échelle par les spécialistes qui trafiquent sur les plumes de fantaisie et les espèces pur sang élevées strictement pour la couleur et la forme des plumes et du corps, qu'ils vendent par paires ou par trois et qui donnent des prix très-rémunérateurs. Mais il y a de l'argent à gagner en élevant seulement au point de vue de la production de la viande et des œufs.

Si vous ne pouvez ou ne voulez pas mettre un prix élevé pour acheter des sujets ou des œufs, et si vous avez déjà un stock, choisissez parmi ce que vous avez, pour la reproduction, les meilleures poules pondeuses, et aussi les plus avantageuses pour la production de la viande, accouplez-les convenablement pour le but proposé et n'employez en tout temps, pour la reproduction, que les meilleurs sujets. Quoique en agissant ainsi vous ne puissiez pas prétendre arriver à la richesse du plumage, vous ne manquerez pas de réussir en peu de temps à vous procurer un stock productif en viande et en œufs.

Après la troisième année, il n'est plus avantageux de tenir les poules comme pondeuses. Si elles sont d'une excellente espèce, elles peuvent être conservées, dans le but de la reproduction, pour maintenir un bon stock.

Quand la production des œufs a le but de l'élevage, les *Polonaises*, les *Espagnoles Noires*, les *Leghorns*, les *Creve-Cœurs* et les *La Flèches* sont les meilleures. La collection serait aussi très-bonne si ce n'était la difficulté d'en tenir plusieurs espèces ensemble à cause de leur humeur querelleuse. Les *Espagnoles* et les *Leghorns* viennent d'abord, les premières, remarquables pour la grosseur et la blancheur de leurs œufs qui ont plus de poids que tout autres pendant toute l'année, et les secondes, pour le nombre d'œufs, mais qui sont plus petits. Pour la viande on doit préférer les *Brahmas* ou les *Plymouth-Rocks*, celles-ci étant essentiellement la volaille des fermiers, à cause de leur précocité et de la facilité avec laquelle on peut les engraisser rapidement et à peu de frais.

A présent, comme l'époque où vous sortez vos volailles de leur abri d'hiver pour les laisser courir dans l'herbe, est passée, vous ne devez pas pour cela oublier d'en prendre soin si vous voulez en retirer du profit. Il se peut que vous soyez obligé de les tenir enfermées dans un espace restreint, une cour, au printemps tout aussi bien qu'en hiver, afin de prévenir les dégâts qu'elles pourraient faire dans le jardin ou dans le champ. C'est pourquoi il est nécessaire de pourvoir convenablement à leur nourriture telle qu'elles la ramasseraient si elles étaient laissées en pleine liberté.

Eau pure et fraîche en quantité suffisante, changement journalier de nourriture, cuite et non cuite, herbes, choux, navets, une fois par semaine, tranches d'oignons, gravier, écailles d'huîtres concassées, vieux mortier, débris, tout ce qui peut rester sur la table doit être cuit et donné aux volailles plutôt que d'être jeté.

Approvisionnez-les de bains de poussière au soleil; faites

un bon sentier de poussière ou de sable bien mélangé avec une petite quantité de fleur de soufre.

Annotez soigneusement le résultat de vos essais afin de pouvoir facilement vous rappeler vos succès et vos insuccès : vos expériences seront par là profitables en ce que vous pourrez suivre la voie qui vous promet la réussite, et éviter au contraire tout ce qui tendrait à la non réussite.

Si vous achetez des œufs pour faire couvrir, prenez bien garde à la réputation de l'homme de qui vous les achetez, et de connaître le mérite de son stock. Notez comment ils sont emballés, s'ils vous sont expédiés par l'express : si c'est mal fait, faites tout d'abord votre réclamation.

Ne permettez pas que les os soient jetés sur les tas de poussière, ni gisent ça et là autour de la cour ; mettez-les dans le feu, brûlez-les légèrement, concassez-les et donnez-les aux volailles. Si le pain ou toute autre chose employée dans la cuisine est brûlé, ne le jetez pas, mais employez-le comme charbon pour vos oiseaux de basse-cour.

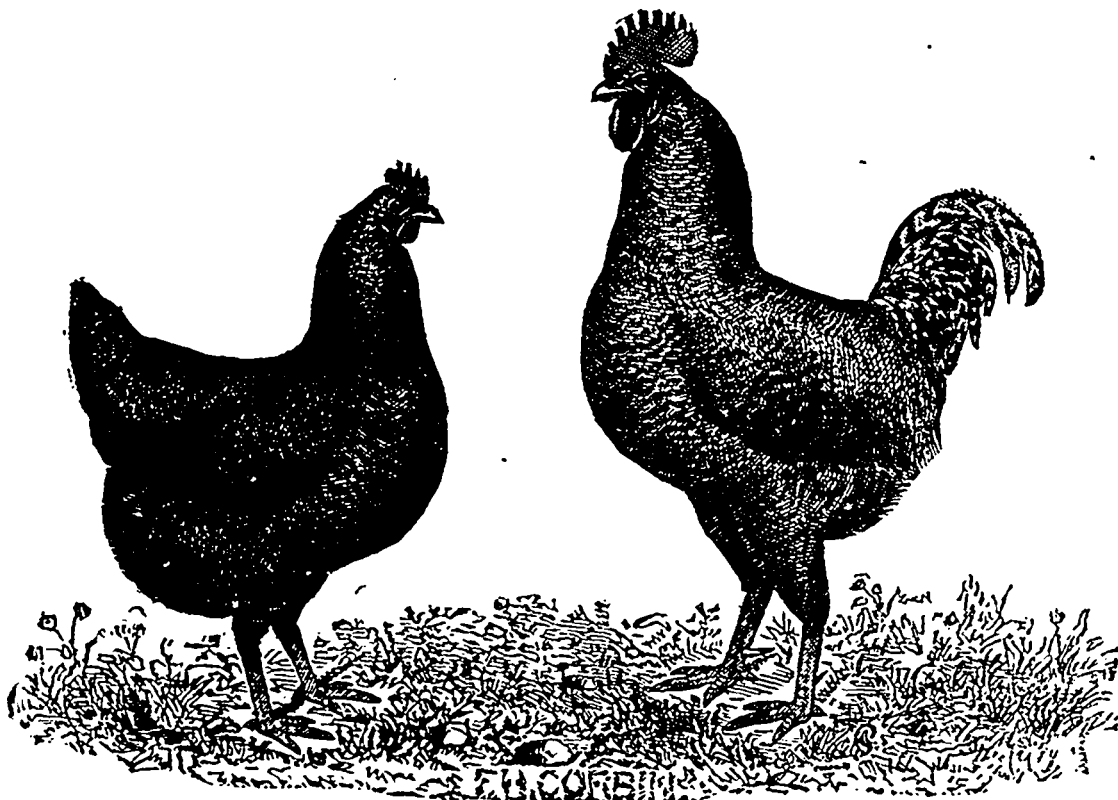
Quand les volailles doivent chercher leur nourriture dans les vergers ou les prairies, les œufs et la viande prennent vraisemblablement la saveur de ce qu'elles ont mangé : une alimentation mêlée de charbon, de quelque manière que ce soit, doit remédier à cet inconvénient.

Si vous pouvez réserver un espace dans le jardin ou dans le champ, plantez de la graine de tournesol. Le *Mammoth Russe* est le meilleur, la graine vous sera très-utile pour les volailles à l'automne prochain.

Préparez dès à présent, une ample provision de nourriture verte d'hiver pour les volailles.

Pourvoyez-vous d'oignons, de choux, de navets et de bettes. Coupez l'herbe quand elle aura environ six pouces de long, faites-la sécher avec précaution. Cela vous évitera bien du trouble et de l'ennui quand l'hiver sera venu, et vous épargnera du temps et de la nourriture.

La saison de faire couvrir pour le marché et pour les expositions est venue ; l'éleveur se trouve occupé à préparer son



Plymouth Rocks.

travail. S'il veut faire son devoir, il nettoie ses poulaillers, les blanchit au lait de chaux, lave les nids et y met de la menue paille broyée ou du petit foin bien doux. Le mois de mai est assez tôt dans nos climats, pour mettre à couvrir, à moins qu'il ne soit pris des précautions suffisantes pour préserver les œufs contre le refroidissement quand la poule quitte le nid pour prendre sa nourriture, ou bien les poullets pendant la nuit, lorsqu'après une semaine ou deux, ils se fatiguent d'être couvés et ont une tendance à s'échapper de dessous la poule-mère.

Les vieilles poules sont plus sûres que les jeunes car elles couvent mieux leurs œufs.

L'expérience a démontré aux bons éleveurs que dans ces climats froids, les couvées des mois de Mai et Juin sont tout aussi avancées que celles d'un mois plus tôt.

À moins qu'on n'ait une ample provision de nourriture verte, la règle est de s'arranger de façon à ce que l'éclosion ait lieu quand la jeune herbe commence à pousser.

Dès le printemps donnez à couvrir neuf œufs plutôt qu'un plus grand nombre ; prenez-les frais pondus ; mettez la poule dessus le soir, seule, dans une place tranquille, avec de la nourriture et de l'eau proche : elle gardera mieux sa couvée seule qu'avec votre aide. Pendant la première semaine, nourrissez les poullets avec de la mie de croûte de pain mêlée avec des œufs cuits durs, après quoi, un peu de blé bouilli est très-bon. Hachez en menus morceaux de la viande bien cuite pendant les quelques jours qui suivent, jusqu'à ce que l'herbe soit bien partie.

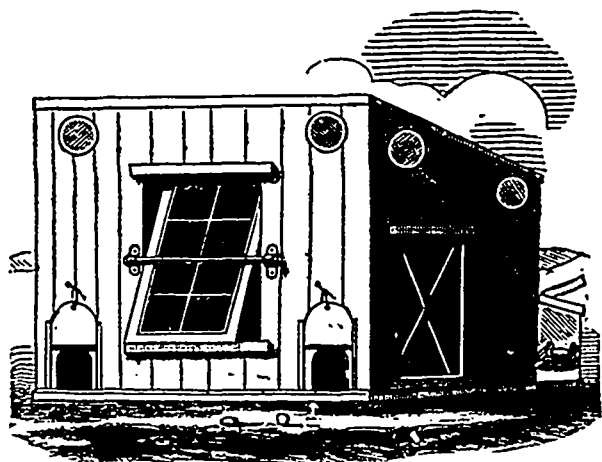
Faites en sorte que la mère et les petits soient exempts de poux ; mettez-les hors l'atteinte des chats et des rats jusqu'à ce qu'ils soient devenus suffisamment forts.

DU BON ET DU MAUVAIS ÉLEVAGE.

Il existe une grande différence entre les divers procédés employés par les éleveurs de volailles, bien que tous désirent faire pour le mieux.

Souvent ils sont inexpérimentés et ils échoient dans le résultat attendu. Un tel insuccès arrive quelquefois par suite de la mauvaise construction des abris qui permet aux volailles d'aller fourrager librement partout et par toutes sortes de temps. Leur prétention est que ce système permet aux volailles de devenir plus vigoureuses, en les tenant en meilleure santé, de les rendre hardies, et que c'est la situation naturelle pour les oiseaux.

Le manque de soins dans les petits détails nécessaires à une bonne direction, tels que le gaspillage de la nourriture, une alimentation irrégulière, le manque de surveillance pour assurer la sécurité, deviennent souvent la cause de mauvais et infructueux résultats des expériences de ceux qui commencent l'élevage.



Poulailler d'été.

Pour être un bon éleveur il faut avoir la volonté de donner au moins à sa propriété un équivalent de ce qu'on prétend en recevoir, et il faut traiter convenablement son stock. Nul ne devrait tenir dans ses dépendances, aucun animal dont il n'est pas disposé à prendre tout le soin convenable, soit par lui-même soit par une autre personne compétente et de confiance, et cela est vrai surtout en ce qui concerne les volailles et les poulets puisqu'ils sont incapables de prendre soin d'eux-mêmes ou de pourvoir à leurs besoins.

Plus on prendra soin de les tenir dans un bon état de santé, de les nourrir et les abreuver régulièrement; plus on les tiendra propres, dans des quartiers bien éclairés et bien aérés, et meilleurs seront les profits dont ils paieront nos soins.

La dernière partie du traitement assurera le plein succès de l'élevage et nous espérons qu'aucun homme intelligent ne tiendra plus de poules qu'il ne peut en tenir, à moins qu'il ne veuille mettre de l'argent hors de sa poche, ce qui est le plus sûr des moyens pour être désappointé et dégoûté de l'élevage des volailles.

Pour réussir dans l'élevage des volailles, il faut du temps, des soins, du jugement et de l'étude aussi bien que de la pratique, et maintenant, il est temps pour vous, lecteurs de commencer, si vous ne l'avez déjà fait. Choisissez quelques bons sujets de quelque race que vous préférez, des pur-sang, et commencez avec une espèce seulement jusqu'à ce que vous

connaissiez ses habitudes et la manière de la diriger. Ayez la patience de bien apprendre, vous serez amplement récompensé pour vos peines. en vous appuyant sur une base solide, vous serez capable de concourir avec ceux qui sont déjà depuis longtemps dans la spécialité.

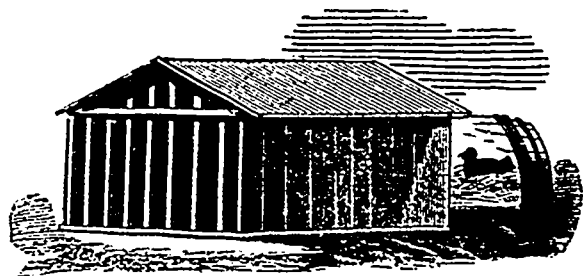
PIMENT ROUGE POUR LES POULETS.

Nous avons trouvé tant d'avantage dans l'emploi de cette substance, que nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs sur ce sujet au moment des semailles. Le petit piment connu sous le nom de *piment des oiseaux* est le meilleur.

La plante est très-jolie pendant sa croissance, et elle atteint une hauteur de huit pouces à deux pieds. En automne, sa petite tête rouge et brillante, ressortant sur le vert sombre du feuillage présente un coup d'œil admirable. La graine a des propriétés stimulantes très-précieuses pour les poulets nouvellement éclos, et surtout, s'ils sont faibles: deux ou trois grains qui leur sont donnés produisent un effet merveilleux.

Si une poule qui mue présente des signes de faiblesse, trois ou quatre cosses mêlées à sa nourriture journalière l'aideront grandement.

Nous donnons la vue d'un couvoir dessiné par notre artiste et dont la description a été donnée comme suit dans le *Fanciers Journal* par I. R. Felsh :



Couvoir.

“ Nous arrivons aux mois de Mai et Juin, mois pendant lesquels la plus grande partie des poules sont mises à couvrir. Il est temps de construire les couvoirs, avant la presse de la saison du couvage, alors qu'elles sont destinées à un double but. La manière de mettre à couvrir influe considérablement sur le résultat. Construisez votre couvoir 30' x 30" avec des poteaux de 15" de haut et un double toit, terminez un bout avec des lattes d'un pouce de largeur espacées de trois pouces, et l'autre bout, avec une porte à coulisses suffisante pour donner passage à la poule. Maintenant, avec un baril votre œuvre sera complète. Couchez le baril ouvert par un bout et enfoncez-le de quatre pouces dans le sol, remplissez-le de terre pour avoir intérieurement le niveau extérieur, et sur cette couche de terre, faites un nid avec de la paille et du menu foin. Mettez le couvoir contre le baril, la porte à coulisses correspondant avec l'ouverture de celui-ci. Dans la partie qui sert de cour à la poule il y a un lit de poussière et de la nourriture, et la poule ne peut s'en échapper ni y être troublée par quoi que ce soit: elle est empêchée de déserter le nid, et du moment où elle a couvé, la porte est fermée, et tout l'appareil, couvoir et couvée, est transporté sur son emplacement définitif. Cette méthode assure plus de chaleur, et le couvoir étant tout à fait assis sur le sol, les résultats sont uniformément bons.

NOTE.—Nous avons essayé ce système en 1874 et nous pouvons le recommander comme étant de bonne pratique.

Blé mangé.

Quel moyen doit-on prendre pour combattre et détruire même, s'il est possible, la teigne qui détruit le blé presque aussitôt après qu'il est semé ?

Yamaeliche.

Réponse.—On empêche le blé d'être mangé en le faisant tremper dans une forte solution d'urine et de vitriol avant de le semer, puis en roulant la terre très-pesamment. Maintenant qu'il est mangé : s'il en reste trop pour labourer la terre, on pourra semer deux minots de sel par arpent, et donner un coup de herse,—qui aura pour effet de faire taller ce qui reste, puis il faudra rouler et passer plusieurs fois au même endroit si le rouleau est léger.

VOIAILLES.—Désirant m'occuper de l'élevage des poules et voir si l'on a moyen de faire de l'argent avec cela, je prends la liberté de vous adresser les questions suivantes, vous priant de me les communiquer par le *Journal d'Agriculture* :

- 1o. Quelle est la race qui pondra le plus d'œufs dans un an ?
- 2o. Quelle est la race la plus facile à engraisser, et la plus profitable pour le marché ?
- 3o. Quelle race, pensez-vous, me donnerait le plus de profit, en général, et que j'ai intention de vendre les œufs sur les meilleurs marchés et d'exporter les poulets engraisés aux Etats-Unis ?
- 4o. Quelle nourriture à donner aux poules ?
- 5o. Où pourrait-on se procurer les poules que vous croyez être les plus profitables et à quel prix ?

Réponses — 1o. Les poules noires d'Espagne.

2o. Question controversée. Nous donnons la préférence à l'espèce connue sous le nom de *Plymouth Rocks*, dont nous donnons la représentation dans ce numéro.

3o. Nous élevons les deux races ci-haut mentionnées : la première pour ses œufs ; la seconde pour la viande et les œufs.

4o. Voir notre article spécial, à ce sujet.

5o. Nous pouvons vous envoyer des œufs de ces deux variétés à une piastre la douzaine. A l'automne, un trio vous coûtera trois piastres.

Détruire les Mites.

On recommande d'envelopper du suif à chandelles, par petits paquets, et de mettre ces paquets dans les lainages, les pelleteries, etc., que l'on veut conserver. Le suif a l'effet, dit-on, de chasser et de détruire les mites, ce que le camphre, le poivre, etc., ne sauraient faire.

Rectification.

L'excellent article intitulé : "*Les croisés Durhams et Ayrshires*," dans notre numéro de mai, a été écrit par notre collaborateur M. Mousseau de Berthier en Haut, c'est par erreur que sa signature a été omise dans l'article en question.

DES FOURRAGES VERTS. (1)

Parmi tous ceux qui ont beaucoup observé la marche de l'agriculture en Canada, il n'en est probablement pas un qui ne soit convaincu de la nécessité d'une réforme radicale dans le système de culture de nos vieilles terres. Je ne parlerai pas dans le présent article, des riches prairies de la vallée où

(1) Par Arthur R. Jenner Fust.

serpente capricieusement la rivière de Coaticook, ou bien de celles au milieu desquelles la rivière St. François roule sur un lit rocailleux : dans ces lieux charmants, l'herbe manque rarement, même par les années de sécheresse. Mais c'est un fait bien connu qu'il existe des étendues considérables de terres d'une valeur réelle dans lesquelles par suite du peu de profondeur de la couche arable, et de la mauvaise préparation, l'herbe après avoir été pâturée complètement par le bétail, se refuse à pousser de nouveau : il ne pleut jamais assez abondamment jusqu'à ce qu'enfin la saison se passe emportant avec elle tout l'espoir de l'année pour la production de la viande, du beurre et du fromage. D'ailleurs, l'arrangement des pâturages laisse encore beaucoup à désirer, mais je pense qu'il y a une grande tendance vers les améliorations ; l'une des principales est la division des champs mis en pâture. Dans les grandes fermes de Leicestershire et de Northamptonshire, en Angleterre, l'opinion bien arrêtée et appuyée sur l'expérience de plusieurs siècles est que, et j'attire particulièrement l'attention sur ce fait, l'opinion est que 50 acres de prairies divisées en trois parcelles engraisseront autant de bœufs que 60 acres en une seule pièce. Et ce n'est pas un fait de peu d'importance dans un pays où le loyer de l'acre de terre s'élève de £2.10 à £3 par an, sans compter la dîme, les taxes et autres charges, ce qui se monte encore à un louis sterling de plus.

En ce moment où j'écris, je m'imagine avoir sous les yeux, non loin de Compton-Centre, une prairie charmante dans laquelle paissent 20 jeunes bœufs ; jamais ils n'en sortent, sauf quand ils reviennent à la ferme pour hiverner. Je me figure d'autre part un excellent dîner composé de soupe, de poisson, de côtelettes, de pâtisseries, de légumes, de fromage et de salade, le tout devant être mangé dans le même plat ! Supposons que cela se renouvelle pendant six longs mois de l'année, jour par jour, semaine par semaine, avec l'agréable compagnie incessante d'une douzaine ou plus d'amis officieux mettant leur nez sur notre nourriture pour voir si quelque morceau plus délicat que d'habitude n'a pas échappé à notre attention ! il faudrait être Dean Swift lui-même pour décrire fidèlement une situation aussi dégoûtante ; quant à moi, je me refuse à l'essayer. Eh bien, dans leur genre, c'est exactement la situation dans laquelle se trouvent nos pauvres bœufs. Je sais par des observations personnelles qui ont duré deux saisons, qu'au moins un tiers des pâturages est perdu par cette méthode vicieuse dans presque toutes les parties les plus riches des Cantons de l'Est.

Quoiqu'il en soit, mon but n'est pas de traiter actuellement la question de l'amélioration des pâturages et des prairies.

Les fourrages verts, s'ils étaient cultivés avec méthode dans ce pays, donneraient peu de trouble, et rapporteraient immensément de profits.

Les fourrages donnent peu de trouble, parce qu'une fois semés, ils se suffisent à eux-mêmes sans exiger de culture et ils donnent d'immenses profits en ce qu'ils suppléent au plus pressant besoin de nos établissements agricoles : une nourriture fraîche, succulente et complète pendant la saison sèche.

Voyons d'abord quelles sont les différentes sortes de fourrages. Je pense qu'ils peuvent se diviser en deux classes, savoir : ceux qui sont propres à la nourriture des bêtes à cornes et des chevaux, en ceux qui sont plus particulièrement adaptés aux besoins des moutons.

Mais encore parmi ceux qui conviennent le mieux à l'espèce bovine, il en est qui semblent influer sur le genre de produit que l'on veut retirer des vaches laitières : ainsi, les uns seraient meilleurs pour la production du beurre ; d'autres pour celle du fromage ; d'autres enfin augmenteraient la quantité du lait au détriment de la qualité, ce qui ferait

l'affaire des marchands de lait qui trouvent que c'est toujours assez bon pour la consommation des citadins.

Tels sont :

Le Seigle	} pour les chevaux et les bêtes à cornes.
La Luzerne	
Les Vesces	
Le Trèfle	
Le Maïs	
Le Mil Hongrois	

La Navette, pour les moutons.

Il en est sans aucun doute d'autres qui méritent d'être essayés, mais d'après ma propre expérience, ceux là sont bons et bien adaptés à notre climat et à notre sol, et s'ils sont semés en bonne saison, ils sont capables de combler en grande partie, si non entièrement le terrible vide qui se fait sentir dans nos fermes en été, depuis trois ou quatre ans.

SEIGLE.—La rapidité avec laquelle le seigle accomplit sa croissance depuis l'époque de sa germination jusqu'à celle où il peut être employé limite forcément sa consommation à un espace de temps très-court : il devient ensuite trop dur pour être accepté par tous les animaux qui sont accoutumés à être bien nourris. La superficie de terrain à ensemer sera donc proportionnelle aux besoins du bétail pendant qu'il est bon à être consommé, mais dans tous les cas, elle sera de peu d'étendue. La terre sera labourée l'automne par tranches étroites relevées sur l'angle de 45 degrés. On sème au moins 3 minots à l'acre et l'on recouvre bien avec la herse, ou bien ce qui est mieux, on sème après avoir travaillé la terre, on enfouit avec le cultivateur et on herse jusqu'à ce que la terre soit bien finie. Ceux qui ont la bonne fortune de posséder un *semoir* doivent d'abord bien préparer la terre avant de se servir de cet instrument, en sorte qu'un ou tout au plus, deux coups de herse suffisent pour terminer le travail.

Je suis porté à croire qu'un demi-minot de blé ajouté au seigle, quoique le dernier vienne plus vite que le premier, rendrait le pied du fourrage plus fourni et donnerait un produit plus pesant pendant la dernière partie de la saison. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chevaux préfèrent le blé à l'orge, au seigle ou à l'avoine. Pas n'est besoin de dire que plus le sol sera pesant et plus les préparations auront été mal faites, plus il faudra mettre de semence : c'est ainsi que dans quelques-uns de nos sols glaiseux de la vallée du St. Laurent, quatre minots par acre ne seraient pas trop. Les sols les plus pauvres peuvent produire le seigle ainsi que chacun sait.

Il serait bon de semer une petite pièce de seigle en automne, vers la mi-septembre, pour les chevaux. On l'aurait à sa disposition de bonne heure, et par un judicieux emploi, en l'absence de carottes, il formerait une nourriture rafraichissante et tendre pour les animaux, après un long régime de nourriture sèche et dure. Les grandes écuries de Londres consomment des quantités considérables de cet aliment, au printemps chaque année, et quoique les chevaux soient remis ensuite au foin, aux fèves et à l'avoine, après une quinzaine de jours ou plus, il est à présumer que les propriétaires trouvent leur compte dans l'usage de cette pratique.

Voici une manière de semer le seigle en automne, que j'ai trouvée excellente : ayant labouré le champ, on passe avec le cultivateur en sens contraire des sillons, et si la terre est en mottes, on herse jusqu'à ce qu'elle soit devenue, bien fine. Alors on sème à la volée et l'on enterre la graine par rayons de 4 pouces de profondeur aussi rapprochés que possible : cette disposition garantit suffisamment les racines contre l'influence des gelées et des dégels alternatifs du printemps. Le grain lève bientôt dans les rayons, dont les crêtes protègent les feuilles contre le vent. On roule au printemps quand la sécheresse arrive. Après avoir semé d'après cette méthode, on ne herse pas, car mieux la surface sera rayonnée pendant l'hiver, mieux ce sera.

LUZERNE.—(*Medicago des Romains.*) C'est probablement la plus ancienne plante fourragère connue en agriculture. L'abondance de production de ce fourrage vivace et sain, quand il est bien cultivé sur un terrain approprié, devrait engager chaque cultivateur à en faire l'essai. Une fois la luzernière établie, le fourrage est très-hâtif, et année moyenne, il peut être coupé au moins dix jours avant le trèfle rouge. Si quelqu'un essaie de faire croître la luzerne par rangs, il sera bientôt obligé de la labourer parce que ce genre de culture ne permet pas de la tenir dans un état parfait de propreté.

Mais il est une méthode qui supprime le travail manuel pendant la croissance de la plante, et c'est cette méthode que je vais tâcher de décrire avec le plus de lucidité possible.

D'abord, la luzerne demande un sous-sol perméable. Les terrains calcaires, argilo-sablonneux, les riches alluvions ; les terres franches argileuses, sablonneuses, ou gravelleuses sont très-convenables. Mais ce serait perdre sa semence et son temps que de vouloir cultiver cette plante dans des terrains glaiseux et tenaces, qui retiennent l'eau au printemps et en automne.

Après avoir fait choix d'une pièce de terre convenable, proche de la ferme, et l'avoir labourée profondément, en automne, appliquez-y une bonne fumure, assez tôt, au printemps, et enfouissez l'engrais par deux labours successifs avec une même largeur de sillon. N'ayez aucune crainte d'aller trop profondément, car les racines de la luzerne ont été suivies jusqu'à six pieds au-dessous du niveau du sol. Je dois faire observer en passant que la saison convenable pour les labours profonds est l'automne, pour la préparation de la culture des plantes avec fumure, mais jamais pour une récolte de grain. Cette réserve établie, les labours ne sauraient jamais être trop profonds ainsi que le prouvent suffisamment les prodigieux résultats obtenus des labours à la bêche sur les sables et les argiles arides des emplacements concédés aux journaliers en Angleterre. Les racines du houblon dans les terrains friables semi-rocailleux du *Upper Green Sand*, à Farnham, Surrey, ont été observées jusqu'à 24 pieds sous la surface du sol, et il est aisé de comprendre que dans notre climat, une couche arable de 12 pouces retiendra l'humidité, plus longtemps que si elle n'avait que 6 pouces de profondeur.

On sème à la volée 20 livres de graine par acre, avec la quantité ordinaire d'orge, et on enterre avec la herse. Lorsque les germes apparaissent, on roule et toute la préparation est finie. Quand la récolte du grain est enlevée, il faut répandre une couche légère de long fumier pour garantir la luzerne contre la gelée. Au printemps suivant on passe avec une herse légère : le champ se trouvera mieux d'être un peu remué à la surface, et cette opération servira à détruire quelques mauvaises herbes qui apparaissent. Année moyenne, la récolte pourrait être fauchée vers la fin de mai ; cependant la luzerne devrait être en fleurs avant que la récolte commençât. Mais encore, si la nourriture verte faisait défaut on pourrait couper la luzerne aussitôt que la quantité fauchée vaudrait la peine d'être transportée à la ferme. La luzerne, ainsi que tous les autres fourrages verts, doivent être laissés sur le champ 3 ou 4 heures après avoir été fauchée afin qu'elle fane un peu, et cela, pour éviter tout danger de météorisation chez les animaux.

À la fin de la saison, soit vers la mi-octobre, le champ doit être travaillé à plusieurs reprises avec une herse lourde. Il n'y a aucun danger à craindre pour les racines qui ont pénétré si avant dans la terre que les dents de la herse ne peuvent les extirper : cet opération rend le champ parfaitement net si elle est répétée chaque printemps et chaque automne.

Suivant la manière dont la luzernière est traitée, elle donne trois ou quatre coupes par saison. La luzerne est très-utile

pour les chevaux qui peuvent se passer d'avoine, quand elle leur est donnée étant en fleurs, et en quantité suffisante.

Je présume que la cause pour laquelle le *trèfle* n'est pas semé ici en plus grande quantité, est que cette plante fourragère, généralement convertie en foin, est considérée avec quelque apparence de raison, comme de minime valeur. Cultivé comme fourrage, tous ceux qui l'ont essayé doivent reconnaître son mérite; le rapport est élevé et la qualité est riche. Il peut produire des coupes constantes, et chose étonnante, plus on en enlève du champ, et plus le sol s'enrichit; en voici la raison: les racines qui constituent l'engrais de la récolte suivante de grain croissent dans la même proportion que les tiges et les feuilles. Lorsque le trèfle est pâturé court par les moutons, les chevaux, etc, les racines deviennent courtes et chétives, mais si le bétail est tenu à l'écart, et si, après chaque coupe, on permet à la plante de bien croître, alors, les racines deviennent longues, épaisses, abondantes, et quand elles sont retournées par les labours d'automne, leur décomposition laisse dans le sol la nourriture la plus écayable pour le blé ou pour l'avoine, qui lui succède dans la saison suivante. Je ne saurais approuver cette opinion qui vient, je crois, des États-Unis, et qui tend à ingérer que la seconde coupe doit être enfouie par le labour, et il me semble que sous notre climat, une telle pratique serait un vrai gaspillage. Les chevaux sauront profiter de cette récolte, et s'ils sont placés dans une bonne cour où ils pourront trouver un abri, ils seront beaucoup mieux qu'en pâture, sans compter que l'engrais de leurs déjections pourra être sauvé.

Le trèfle qui, par sa nature, est une plante annuelle, a été converti, par suite du système de culture usuellement suivi, en une plante bisannuelle. Suivant Von Thaer, le trèfle ne manque jamais d'être bon quand il est semé avec du sarrasin: cette opinion mériterait bien d'être vérifiée dans ce pays.

En Angleterre des milliers d'acres de terre sont devenus ce que l'on appelle en langage technique, *clover-sick*, c'est-à-dire qu'ils ont contracté la maladie du trèfle. Dans ce pays, l'assolement de quatre ans ou rotation de *Norfolk*, dans lequel le trèfle revient tous les quatre ans a été pratiqué depuis si longtemps que le sol refuse de le porter, et en conséquence, les cultivateurs ont été amenés à lui substituer l'*Alsike*, le trèfle à trois feuilles, ou de *Hollande*; en sorte qu'à présent, le véritable trèfle, ou trèfle rouge ne revient plus dans la culture que tous les 12 ans au grand détriment de la production du blé qui venait presque invariablement après le trèfle. Je suis porté à croire que quelques livres de *cock's foot* ou *orchard grass* seraient avantageusement ajoutées pour remplacer partie équivalente de 14 livres de graine de trèfle que l'on doit semer sur un acre de terre. Le *rye-grass* ou *faux seigle* avec lequel il est mêlé, et avec succès, en Écosse, a complètement ruiné le sol, dans certaines parties de l'Est de l'Angleterre; si on l'essaie ici, on doit agir avec beaucoup de circonspection. Le *faux seigle* est un véritable céréale, et est par conséquent impropre pour préparer le sol à produire une récolte de grain. Une des plus belles fermes du *Cambridge-shire* que je connais parfaitement vit sa production en grains tomber de 40 pour 100 au moins après que le mode de mêler du faux-seigle au trèfle, y eût été introduit. Cette ferme (1000 acres) avait un sous-sol calcaire; auparavant l'acre rapportait 56 minots d'orge et 41 de blé, et en constatant cette baisse énorme dans le rapport, l'étonnement du propriétaire, qui cultivait lui-même sa terre, fut quelque chose comme de l'épouvante.

VESCES.—Ceci est la troisième plante fourragère dans l'ordre de notre liste: elle doit être bien connue de tout cultivateur. Elle peut venir dans tous les terrains quoiqu'elle préfère les sols argilo-sablo-calcaires. Dans les terrains sablonneux ou gravelleux, il est nécessaire de fumer abondamment, mais les terres fortes, en état satisfaisant, peuvent la produire

sans addition d'engrais. Comme les vesces ont une tendance à verser quand elles sont dans leur meilleur état de croissance on a pour habitude de mêler à la semence 2 ou 3 quarts de minot de seigle ou d'avoine par acre, mais le seigle devient bientôt inacceptable pour les animaux à cause de sa dureté et les chevaux ne semblent avoir que peu de sympathie pour l'avoine verte. Au prix actuel du blé, il serait bon d'en faire l'essai d'un demi-minot par acre.

La quantité de graine à semer est de 2½ minots par acre quand la terre est en bon état, mais ce n'est pas trop de 3 minots pour un sol inégal, brut. Il y a deux sortes de vesces, les vesces d'hiver et celles de printemps. Les graines de la première espèce sont plus petites que celles de la seconde, mais la qualité du fourrage fourni par les vesces d'hiver est tellement supérieure à celle des vesces de printemps que dans l'Est de l'Angleterre on sème invariablement la vesce d'hiver à l'exclusion totale de l'autre. Une couple de minots de plâtre répandu sur la jeune plante augmente considérablement le produit. Il est à remarquer que l'on n'a rien à gagner en produisant des récoltes de vesces par trop luxuriantes, parce qu'elles versent toujours et se gâtent, à moins qu'on ne les coupe au temps critique, à la floraison.

Voici un excellent mélange pour fourrage; 1½ minot de vesces, ½ minot de pois, ½ minot de blé, ½ minot de fèves de chevaux. Naturellement, le *rouleau* doit suivre la *herse* au temps des semences, sans quoi l'homme assez malheureux pour être chargé de faucher la récolte y perdra son tempérament, et assez fréquemment le temps du cultivateur sera également perdu.

L'Agriculture qui paie et l'Agriculture qui ne paie pas.

La terre est une véritable manufacture où se produisent les choses les plus indispensables à l'homme, et comme toutes les manufactures en général, elle ne produit qu'en raison des soins qu'on lui prodigue et de l'intelligence qui préside à son exploitation. Avari et presque stérile pour le cultivateur négligent et routinier, elle donne d'abondantes récoltes et de larges profits au cultivateur intelligent, ami du progrès et qui sait la traiter avec largesse. Le premier se ruine sur une terre; le second y fait fortune.

L'exemple de l'ami François et du voisin Jean-Baptiste va nous fournir une preuve, entre mille autres, de l'exactitude de ce fait.

L'ami François et le voisin Jean-Baptiste sont tous deux cultivateurs, mais tous deux n'aiment pas également leur état, et pour cause. L'ami François se plaint du métier et ses plaintes deviennent plus amères de jour en jour. Il est convaincu que l'agriculture ne paie pas, que c'est un métier ingrat; aussi n'attend-il que la première bonne occasion qui se présentera pour vendre sa terre, la terre sur laquelle a vécu son père, et aller s'établir en ville où, prétend-il, par un travail moins pénible, et au prix de bien moins de soucis, on peut gagner sa vie et pourvoir à l'établissement de ses enfants. Pauvre insensé, nouvelle et malheureuse victime de l'illusion!... Puisse l'avenir ne point lui ménager de trop cruels remords.

Le voisin J. Bte est loin de tenir pareil langage: pour lui l'agriculture est le premier et le plus noble des arts, celui qui procure la vie la plus indépendante et la plus agréable, et il suffit de le voir une seule fois, de s'entretenir un instant avec lui, pour être convaincu de ce qu'il avance. Comme un petit prince dans ses états, il marche dans son champ la tête haute, l'air souriant, presque toujours la chanson sur les lèvres. Toujours gai, toujours dispos, le travail lui paraît léger, et pourtant il ne se ménage pas. C'est que ce travail n'est pas improductif: de jour en jour il arrondit la précieuse réserve qui plus tard pourvoira à l'établissement de la jeune et pétil-

lante famille qui grandit aux côtés du voisin J. Bte, et voilà pourquoi celui-ci ne connaît pas les soucis. Il plaint sincèrement l'ami François et surtout veut l'aider de quelque bon conseil, mais ce dernier n'en a que faire et ce n'est pas toujours sans une certaine aigreur qu'il lui répond : " Vous avez beau jeu, vous, de vanter l'agriculture, vous y trouvez votre affaire; mais qu'un jour la chance qui vous poursuit vous abandonne et vous m'en donnerez des nouvelles."

La chance que l'ami François envie au voisin J.-Bte, il lui serait facile de se la rendre également favorable, ainsi que vous allez en juger, intelligent lecteur.

L'ami François appartient, corps et âme, à cette classe de cultivateurs trop nombreux encore parmi nous, gens très-respectables assurément, mais partisans obstinés de l'immuable routine. De même son père, d'heureuse mémoire, cultivait sa terre il y a un demi-siècle, de même François la cultive encore aujourd'hui, avec cette différence toutefois que, grâce à l'épuisement graduel du sol, il en retire à peine le quart de ce qu'elle produisait il y a cinquante ans. Pour lui, le fumier est une nuisance qu'il demande aux pluies du ciel de réduire et d'emporter autant que possible; le labour qu'il donne à sa terre s'appellerait à bien plus juste titre du nom de grattage; les semences qu'il emploie ne sont pas précisément de celles qui obtiennent les plus hauts prix, et l'aspect de ses champs, à l'approche de la récolte, est peu propre, comme bien vous pensez, à ranimer le courage de leur malheureux propriétaire.

Passons maintenant chez le voisin J.-Bte. Celui-ci sait comprendre que la terre ne donne rien pour rien, et depuis longtemps il s'est appliqué non-seulement à maintenir, mais à accroître la fertilité de son champ. Par des labours énergiques, par des façons données à propos, il l'a ameubli à une grande profondeur, facilitant ainsi sa pénétration par l'air, la chaleur et la pluie: les racines des plantes y trouvent de la place et s'y développent à plaisir. Le fumier, il le regarde comme la matière première de ses récoltes et il ne se pardonnerait pas d'en laisser perdre la moindre partie. Il le tient dans sa cour à l'abri des rayons du soleil qui le dessèchent et des averses qui le lavent et en emportent l'essence. Il apporte le plus grand soin à protéger ses champs contre l'envahissement des plantes nuisibles, et à cet effet, il varie sagement ses récoltes, faisant toujours précéder une plante salissante et épuisante d'une plante nettoyante et améliorante. Dans son assolement, qu'il suit avec régularité, il accorde la plus large part aux plantes fourragères qui nourrissent les bestiaux et produisent le fumier. En un mot, il cultive selon les règles d'une saine pratique et lorsque vient le temps de la moisson, ses attelages gémissent sous le poids du travail, et ses granges sont trop peu larges pour recevoir ses récoltes.

Lecteur, voulez-vous des chiffres, plus précis que les mots? En voici, et ils sont significatifs.

Chez l'ami François, les divers frais relatifs à la culture d'une étendue de dix arpents de blé se répartissent de la manière suivante:

Loyer de la terre.....	\$30.00
Labours.....	10.00
Travaux préparatoires à l'ensemencement....	2.50
Hersages et roulages.....	4.00
15 min. semence à \$1.10.....	22.00
Frais d'ensemencement.....	1.00
Moissonnage et récolte.....	10.00
Transport et mise en grange.....	4.00
Battage et Vannage.....	14.00
Transport au marché, frais de route, de marché, etc.....	5.50

Total.....\$103.00

Sur ces dix arpents, l'ami François récolte 100 minots de blé, dont le prix de revient monte à une piastre et trois cents

le minot, chiffre beaucoup trop élevé, qui ne laisse qu'un bénéfice total de \$7.00, le blé de moyenne qualité étant coté à \$1.10 le minot. Il est vrai qu'il obtient, en outre de son grain, pour une valeur de \$15 à \$20 de paille, mais j'estime que cette valeur est loin de compenser le tort qu'il a fait à sa terre par une culture aussi épuisante que celle du blé, sans aucune restitution d'engrais, et il ne convient nullement de diminuer d'autant le prix de revient de son grain.

Voici maintenant l'état des dépenses du voisin J.-Bte, pour une même culture:

Loyer de la terre.....	\$30.00
Fumure.....	75.00
Labours.....	18.00
Travaux préparatoires à l'ensemencement....	10.00
Hersages et roulages.....	6.00
15 min. semence à \$1.50 le minot.....	22.50
Frais d'ensemencement.....	1.00
Moissonnage et récolte.....	20.00
Transport à la ferme et mise en grange.....	4.00
Battage et Vannage.....	25.00
Transport au marché; frais de route, de marché et autres.....	9.50

Total.....\$225.00

\$225 contre \$103 !... Mais aussi quelle différence dans le rendement. Chez le voisin J. Bte, les dix arpents en culture rapportent 250 minots de blé, et comme ici, nous devons ajouter au produit du grain la valeur de la paille, valeur qui atteint \$40 et même plus, le prix de revient du minot de blé descend à 74 cents. D'un autre côté, le grain du voisin Jean Baptiste étant mieux nourri et mieux formé, en un mot, de meilleure apparence que celui de l'ami François, il en obtient facilement 5 cents de plus au minot, et le bénéfice pour les 10 arpents monte à \$102.50.

Donc: D'un côté \$7.00 pour \$103.00; de l'autre, \$102.50 pour \$225.00. Chez l'ami François, de l'argent placé à 6½ p. 0/0; Chez le voisin Jean Baptiste de l'argent placé à 45½ p. 0/0.

Dites, lecteur, où se trouve l'agriculture qui paie et où l'agriculture qui ne paie pas,

TÉLÉSPHORE BRAN.

La Prochaine Exposition Fédérale à Ottawa.

Je profite du mauvais temps pour vous adresser un article qui doit avoir sa raison d'être dans les circonstances actuelles. J'ai appris hier par la voie des journaux qu'une grande Exposition pour toute la Puissance aurait lieu à Ottawa cet automne, et je me suis demandé de suite ce que nous allions faire, nous cultivateurs qui avons à travailler et à ménager pour vivre. Est-il possible que nous puissions y aller avec du bétail ou autres produits? Pour ma part je ne trouve pas la chose bien facile; d'abord, nous aurons à lutter avec les premiers éleveurs de la Puissance, puis les dépenses sont bien plus fortes pour aller à Ottawa, que pour aller à Montréal. De plus, à Montréal, nous avons presque tous des parents qui nous reçoivent avec plaisir sans qu'il nous en coûte un centin, tandis qu'à Ottawa, il en sera bien autrement. Si je fais ces remarques, ce n'est pas dans le but de décourager qui que ce soit. Personne plus que moi désire que le Bas-Canada s'y montre et très-avantageusement; mais le seul moyen qui me semble propre à encourager les cultivateurs de toutes les parties de la Province de Québec, à aller y exposer en nombre, est le suivant: que les Sociétés d'Agriculture se mettent en tête du mouvement et qu'elles ne craignent pas de faire quelques dépenses pour l'honneur de leur Comté respectif, et en même temps pour encourager les propriétaires d'animaux de choix. La Société d'Agriculture dans chaque

Comté devrait envoyer deux hommes à cette Exposition et payer leurs dépenses : un homme compétent, et un serviteur qui aurait soin des animaux. Il n'y a pas de Comté qui ne pourrait envoyer quelques bêtes étant pourvues et bien préparées d'avance ; ce serait bien plus encourageant pour les cultivateurs. Pour chaque Société ce ne serait qu'une bagatelle que de payer de \$20 à \$30 de frais tout au plus. A Berthier nous avons un Percheron que le propriétaire se ferait un plaisir de conduire à Ottawa, et il est bien probable qu'il serait difficilement battu ; j'ai mon cochon mâle qui est bien gras, et qui ne ferait pas honte au Comté ; d'ici là, il pourrait se faire que l'on découvrirait autre chose. Je pense qu'il n'y a pas un Comté qui ne pourrait envoyer quelques beaux sujets, et je suis sous l'impression que le mouvement doit être donné par les sociétés, autrement un fiasco sera complet. On comprend qu'un individu n'ira pas à Ottawa dépenser une quinzaine de piastres pour en avoir \$10 à \$12 et peut-être rien du tout. Je ne parle pas de celui qui peut exposer un troupeau presque complet, les dépenses personnelles sont les mêmes, soit que l'on expose un seul article, soit qu'on en ait plusieurs, mais les chances sont meilleures avec beaucoup d'animaux qu'avec deux ou trois seulement. Je ne fais pas ces suggestions, pour moi, puisqu'on m'offrirait à payer mes dépenses pour demeurer à Ottawa huit jours, que je refuserais carrément, parce que je serai trop occupé cet automne pour m'absenter aussi longtemps. Mais, je ne dis pas que je n'y irai pas pour une journée ; je pense, que la chose en vaudra la peine.

J'encourage donc fortement le Président de chaque Société à convoquer le Bureau de direction le plus tôt possible, afin de discuter cette proposition, et de prendre les mesures qui seront convenables.

A. MOUSSEAU.

P. S. Pour le numéro du mois de Juillet, je vous enverrai probablement quelques remarques au sujet des croisements avec les Alderneys, que vous encouragez.

La proposition de notre collaborateur, M. Mousseau, nous semble très-importante et mérite toute l'attention des Sociétés d'Agriculture. C'est par ce moyen, et par ce moyen seulement, que nos expositions provinciales rempliront leur but qui est de comparer entre eux les meilleurs produits de tous les comtés de la Province, afin que les bons cultivateurs aient l'occasion de s'instruire et par la vue d'objets remarquables et par les rapports qu'auront ensemble les personnes venant de tous les comtés au pays.

Il nous semble que si les sociétés d'agriculture se mettaient en rapport avec le Département d'Agriculture et des Travaux Publics de Québec, elles pourraient obtenir les plus grandes facilités pour le transport des produits qui se trouvent sur le parcours du chemin de fer du Nord.

Nous serons heureux de connaître l'opinion de M. Mousseau au sujet du croisement des vaches canadiennes avec un taureau Alderney.

RECETTES UTILES.

La présure.—Il ne doit pas y avoir de ménagère qui ne sache composer elle-même la présure. Voici un moyen le plus généralement adopté par les ménagères, et qui réussit le mieux :

On choisit deux estomacs provenant de jeunes agneaux, ou de jeunes veaux, et qu'on nomme caillettes. On doit donner la préférence à ceux dont les membranes ne présenteront, exposées à la lumière, aucune tache ou décoloration.

On retire les grumeaux de lait caillé, on les lave avec soin, jusqu'à ce qu'ils soient nets et bien blancs. Les caillettes sont, à leur tour, nettoyées parfaitement, puis coupées par morceaux.

Dans une terrine de capacité suffisante, au fond de laquelle on a déposé les membranes découpées et le caillé, on verse deux pintes d'eau-de-vie, six pintes d'eau, une livre de sel de cuisine, 1½ gros de poivre, 1 gros de clou de girofle et 1 gros de fenouil. La terrine doit être recouverte d'un linge et placée aussitôt à la cave.

Au bout de six semaines, on filtre l'infusion à travers un papier sans colle et on la met en bouteilles qu'on aura le soin de bien boucher.

La manière de se servir de la présure, influe beaucoup sur la qualité du fromage ; lorsque le lait est employé à une semblable industrie. Les fromages ont souvent goût, par excès de présure. Il est donc important de savoir doser la quantité à employer par chaque pinte de lait. L'habitude est en cela la meilleure règle à suivre, surtout quand on connaît la force de la présure que l'on fabrique soi-même.

Maintenir l'appétit des porcs à l'engrais.—Lorsque l'on donne aux cochons à l'engrais, une nourriture succulente composée de patates cuites, de légumes, de petit-lait, de farine d'orge ou d'avoine, il arrive souvent que, après l'avoir mangée avec avidité, ils finissent par s'en dégoûter absolument, et par conséquent ne profitent plus de cette nourriture ; on a alors beaucoup de peine à achever leur engraissement.

Voici comment l'on peut remédier à ce grand inconvénient. On met dans un vase des couches d'avoine stratifiée avec un peu d'eau. Tous les jours on en donne deux poignées à chaque porc. L'avoine gonflant beaucoup, il faut avoir soin de ne pas en remplir le vase, comme aussi de n'en préparer à la fois que pour deux ou trois jours (quatre ou six poignées.)

Les porcs conservent ainsi leur appétit et mangent alors avec l'avidité qui leur est propre, sans se dégoûter de la nourriture qu'on leur offre. Ce procédé coûte peu et empêche que l'on éprouve des retards dans l'engraisement des cochons.

Soupe pour les veaux.—Une fermière décrit de la manière suivante dans la *Revue d'économie rurale*, le moyen de préparer une bonne soupe pour les veaux. Cette méthode a été utilisée avec avantage par une fermière de Ste. Anne qui en a faite l'expérience dans l'élevage de ses veaux :

« Je prends, dit cette fermière, douze à quatorze pots d'eau, une pincée de sel, un quart de livre de bon pain de ménage que je coupe en tranches minces, et une forte poignée d'orties bien tendres. Je mets le tout dans une marmite. Je fais bouillir et réduire, puis j'y verse trois pintes de lait, dont moitié écémé, moitié non écémé. Après cela je sers la soupe en deux fois à mon veau, et en moins de cinq semaines j'ai un veau superbe. Il faut attendre que le veau ait huit à quinze jours pour le soumettre à ce régime, et de suite il se développe à faire plaisir. »

L'ortie elle-même est un fourrage de choix, mais son principal mérite est de prévenir et d'arrêter la diarrhée.

Soins à donner à toutes les choses agricoles.

Une amélioration importante à introduire dans l'industrie agricole, consiste dans les soins toujours constants que le cultivateur qui désire réussir doit avoir pour toutes choses qui se rapportent à la culture de ses champs. Soit à la ferme ou aux champs, le cultivateur doit en suivre avec une scrupuleuse exactitude les différents travaux, afin que tout soit en ordre, que rien ne se fasse attendre et que les différents travaux soient faits à temps. C'est ainsi qu'un arpent de terre rapportera autant que deux, tout en diminuant la main-d'œuvre, les semences, etc.

Les sarclages des légumes, à l'heure actuelle, doivent se faire avec la plus grande vigilance ; par ce moyen on contribuera pour une large part à augmenter le rendement et la valeur du produit, et à diminuer les mauvaises herbes de

toutes espèces qui infestent nos champs. C'est par des soins assidus qu'on réussit à obtenir des produits de meilleure qualité et on ne doit pas être avare de son temps pour en arriver à obtenir une forte production. C'est par les soins intelligents du planteur de tabac que l'on obtient pour ce produit des prix rémunérateurs. Quoiqu'on ait dit quelque part que dans notre province on ne pouvait cultiver le tabac de manière à pouvoir soutenir la concurrence des tabacs étrangers apportés sur nos marchés, nous pouvons en toute sûreté avancer ici, que grâce à une attention toute particulière, des cultivateurs canadiens cultivent du tabac préférable même à celui qui nous vient des États-Unis, il suffit de lui accorder quelques heures de travail par jour pendant tout le temps de la végétation. En agriculture, comme en toute autre chose, on n'obtient rien de rien. Pour chaque légume, comme pour toutes espèces de céréales, il faut lui accorder les soins particuliers qu'il requiert, soit en engrais, en sarclage ou en arrosage. De même que c'est en soignant les animaux qu'on les voit se développer, prospérer et acquérir une valeur double de ces pauvres bêtes qui souffrent et auxquelles on aura refusé l'hiver dernier de donner une nourriture nécessaire. Est-il excusable le cultivateur qui dans le cours de l'hiver n'a donné pour toute nourriture qu'un peu de paille, dans le but d'économiser quelques bottes de foin qu'il a en grange? Quel profit a-t-il retiré de cette épargne quand ce cheval qu'il a mis à la charrue n'a pu exécuter que le quart du travail qu'il aurait pu faire s'il avait été mieux soigné? Il en est résulté que ce cultivateur n'a fait que le quart des semences qu'il aurait été en droit de s'attendre à faire s'il eut raisonné autrement.

Il faut donc le reconnaître, un cultivateur soigneux, intelligent, possède un grand mérite et doit être encouragé. Le cultivateur routinier, au contraire, est un fléau pour l'agriculture, un être nuisible même à la société, en ce que par son mauvais exemple il contribuera non seulement à faire diminuer le nombre des cultivateurs, mais il porte le découragement dans le cœur même de ses propres enfants qui plus tard n'auront que du mépris pour l'agriculture.

FIRMIN H. PROULX.

Assolements.

La réponse qui suit à M. A. L. de St. Eustache sur son observation au sujet de l'assolement de 4 ans, bien que tardive, est pleine d'intérêt.

J'ai remarqué avec plaisir dans le numéro de juin dernier du *Journal d'agriculture*, que mon article sur les assolements avait attiré l'attention et je suis très-flatté de voir qu'on est bien disposé à discuter cette question si importante.

Tant qu'à M. A. L. de St. Eustache qui me blâme de conseiller l'assolement de 4 ans pour la culture des terres du Canada, comme étant celui que les cultivateurs doivent adopter de préférence à tout autre, mais que d'après son expérience il déclare impraticable, ce monsieur me permettra de lui dire par la voie du journal que je crois qu'il n'a pas lu mon article assez attentivement et s'il veut bien se donner la peine de le relire, je suis convaincu qu'il reconnaîtra qu'il pouvait se dispenser d'ajouter l'observation qu'il a faite dans le numéro de juin dernier.

Si je me suis servi du tableau d'un assolement de 4 ans comme exemple, c'était pour mieux faire comprendre la théorie et la marche qu'il faut suivre dans ce genre d'opération, mais l'on peut toujours ainsi que je l'ai fort bien indiqué, faire de l'assolement de 4 années, un autre de 6, de 8, de 10, de 12, de 20 années etc., etc., selon les besoins de la ferme, le sol, le climat, et les habitudes commerciales du pays, pourvu toutefois que l'on n'oublie pas de conserver entre

les cultures épuisantes le même nombre d'années que l'indiquo l'assolement que l'on a adopté.

J'ai expliqué aussi plus loin dans mon article que les assolements à longues périodes sont peut-être préférables à ceux de courte durée, surtout sur les sols pauvres et difficiles à améliorer, parce qu'ils permettent de varier davantage les cultures et d'éloigner le retour des plantes épuisantes, pour lesquelles il faut toujours plusieurs années d'intervalle pour pouvoir les cultiver avantageusement sur le même sol, tel que le lin, le trèfle, le blé, etc.

Encore plus loin, je dis que les principes que j'ai énoncés, doivent servir de base (c'est-à-dire de principe, de fondement) à tout bon système de culture.

Quoi donc de plus clair, de plus explicite et de plus facile à comprendre? Il me semble qu'en m'expliquant de la sorte, je ne suis pas censé ignorer les besoins et les usages de culture des habitants qui ont pour principe d'avoir une grande étendue de mauvais pâturages et pas un seul arpent de prairies artificielles pour remédier à la sécheresse pendant l'été et pouvoir conserver le foin des prairies naturelles pour l'hiver. C'est pourquoi, j'ai dit aussi que dans tout assolement bien dirigé, le but que l'on doit se proposer est d'avoir toujours une étendue suffisante en plantes fourragères pour assurer l'alimentation du bétail pendant la saison d'hiver et celle d'été.

Chacun peut donc parfaitement adopter l'assolement qui lui semble le plus rationnel selon les conditions dans lesquelles il se trouve, et la nature des terres qu'il a à exploiter.

Mon but était de faire voir à la plupart des cultivateurs du pays, qu'ils amélioreraient beaucoup mieux leurs terres en suivant une rotation régulière, plutôt que d'attendre au moment de semer une pièce de terrain, pour décider quelle espèce de culture ils doivent lui confier.

Enfin pour faire une bonne agriculture, il faut raisonner ce que l'on fait, suivre une marche régulière dans la succession des récoltes et admettre en proportion suffisante, les racines fourragères, les prairies artificielles, les prairies naturelles, pour le bon entretien du bétail et des céréales. Autrement, je le répète, et je le répéterai sans cesse; que sans abondance de nourriture fourragère variée, on n'aura ni bon bétail, ni fumier, ni bonnes récoltes. Malheureusement c'est le grand défaut du cultivateur canadien de trop compter sur ses paccages pour l'entretien de son bétail; aussi que voit-on sur les marchés d'animaux? de malheureuses et chétives petites bêtes, n'ayant que les os et la peau, le ventre creux comme une auge; neuf sur dix sont en cet état, les autres sont le plus ordinairement de beaux et grands animaux; mais ceux-ci viennent de chez nos voisins du Haut-Canada et de quelques bons éleveurs distingués qui comprennent l'avantage du bon entretien du bétail. Si les éleveurs du Bas-Canada veulent rivaliser avec leurs voisins, il faut absolument qu'ils se résignent à étudier sérieusement la question des assolements afin qu'ils arrivent à introduire dans leur système de culture, une succession de plantes fourragères et de racines pour suffire largement à l'entretien du bétail et pour arriver progressivement à pouvoir en accroître le poids, tout en conservant leurs bonnes qualités laitières et leurs aptitudes à l'engraissement, ce qui sera alors bien facile à obtenir en faisant du croisement avec les races les meilleures et les plus précoces.

H. AUDRAIN, Et. Vétérinaire.

Cochons White Chester.

Où peut-on se procurer un couple de cochons *White Chester*? — d'excellente qualité et d'environ six semaines. — Ceux qui en auraient à vendre sont priés de nous donner tous les détails, quant aux prix de vente, la provenance, etc., etc.

HEREFORDS.

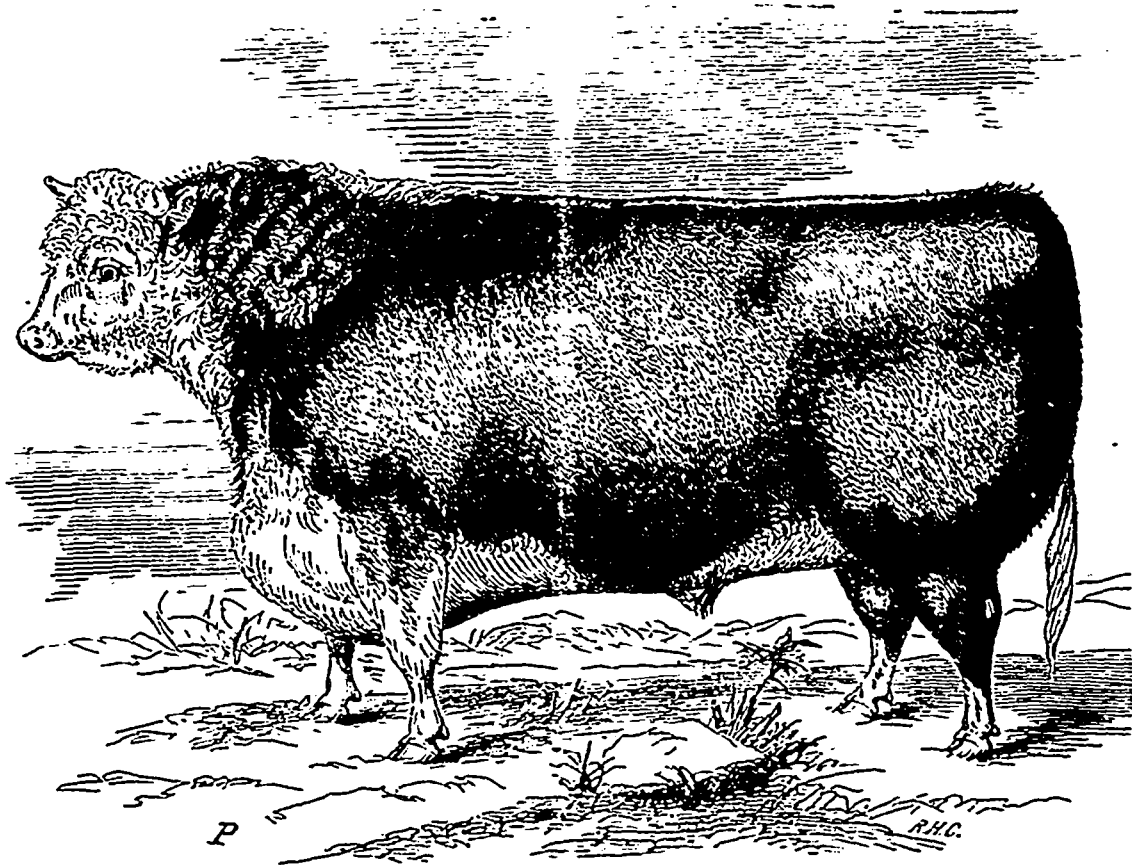
Dans ce numéro nous donnons les gravures d'un taureau et d'une vache Hereford, une race, qui, par les remarques qui suivent, est démontrée comme possédant beaucoup de qualités et par conséquent doit être recommandée à tous nos cultivateurs Canadiens.

Ces animaux tiennent leur nom du comté de Hereford, Angleterre, qui, pendant des siècles a été célèbre pour son excellente race de bêtes à cornes.

Avant l'année 1846 il n'y avait point eu encore de *Herd-Book* (livres de généalogie) soit privé soit public; mais, durant cette année M. Ayton, de Eyton Hall, Salop, fit le premier essai d'en compiler un, pour les éleveurs. Ce travail fut continué par M. W. S. Powell d'Hereford et après ce dernier M. T. Duckham de la cour de Baysham Ross, acheva ce travail. C'est à lui que nous sommes redevables pour la

partie historique de cet ouvrage. M. Duckham fait la description suivante de cette race (1).

Les traits caractéristiques de la race Rouge-avec-face-bleuche sont comme suit. — La figure, gorge, poitrine, partie inférieure du corps et des jambes, partie supérieure de l'encolure et le bout de la queue, sont d'un beau blanc-clair: une petite tache rousse sur et au contour de l'œil, et au milieu du blanc sur la gorge, sont les marques distinctives qui ont beaucoup d'adeptes. Les cornes ont l'apparence de la cire, étant d'un blanc jaunâtre et fréquemment plus foncées aux extrémités; celles du taureau doivent être à angle droit avec le front qui doit être plat; tandis que celles de la vache, doivent être ondulées et inclinées en haut. La physionomie ou contenance est gaie, plaisante, ouverte et douce, démontrant un bon flegme, disposition indispensable pour tous ruminants destinés à l'engrais; l'œil est plein, proéminent et vif; la tête petite comparativement au corps, le museau blanc et fin et les joues minces: la poitrine profonde pleine et proé-



minente, les omoplates minces et plates rapprochées du garrot et bien recouvertes au dehors de chair molle; le garrot et les reins larges, les hanches longues et médiocrement larges, jambes droites et petites, et la croupe formant une ligne droite avec le dos, et à angles droits avec les cuisses, qui doivent être bien développées mais sans exubérance, le plat de la cuisse doit être bien rempli de chair, égal à la cuisse; les côtes doivent être bien sorties, de niveau avec la pointe de l'épaule; le flanc plein, et tout le corps bien couvert également de chair molle et élastique au toucher. Le cuir épais mais non bien recouvert de poils luisants ayant une tendance à friser.

Tels sont, dit Duckham, les points d'un Hereford de première

classe. "Les éleveurs des Herefords ont fait pendant des années une étude spéciale des bouillons (jeunes bœufs) et des bœufs de travail." Dancomb écrit: "l'élevage de bœufs pour l'utilité de l'agriculture est universellement répandu; presque la moitié du labour est fait par eux et aussi une forte partie des récoltes. Les Herefords sont très-recherchés par les herbagers, vu leur grande disposition à l'engrais et l'excellente qualité de leur chair, étant entremêlée de gras et de maigre, apparence très-recherchée par les epicuriens."

Des observations ci-haut mentionnées, il faut conclure que cette excellente race convient admirablement à une grande partie de nos fermes canadiennes.

(1) Brochure sur l'Accroissement et le Progrès de la race des bêtes-à-cornes Herefords, par Thos Duckham.

Comme bœufs de travail ils sont insurpassables; ils atteignent une forte taille, sont puissants et possèdent à la fois un bon appétit; ils sont infatigables à l'ouvrage et très dociles.

Comme race laitière, les vaches sont inférieures quoique cependant l'on en trouve d'assez bonnes. Sur ce point M. Stone dit que le lait des Herefords est très-riche en crème et en fromage, quoique en petite quantité. Aucun effort n'a été fait de ce côté, vu que cette race n'a été améliorée que dans le but d'en faire des bêtes de somme et des animaux propres à la boucherie.

Ils engraisent aisément et promptement dans de bons pâturages, même dans des parcs, où leurs rivaux, les courtes-cornes (Durhams), ne pourraient vivre, et atteignent souvent d'énormes poids. Ils ont une bonne santé, ils sont robustes et sont de bons et sûrs reproducteurs.

Les bouchers anglais les achètent de préférence aux autres races, vu l'excellente et première qualité de leur chair; la coupe du bœuf est plus belle, parce que leur forme est élégante et ronde.

On trouve maintenant les Herefords presque partout et ils gagnent du crédit chez toutes les nations; des troupeaux nombreux peuvent être admirés en Ecosse, en Irlande, en Australie, aux Indes Occidentales, aux Etats-Unis et dans le Canada.



M. Duckham dans son ouvrage, dont nous avons parlé plus haut, dit: "M. Stone, de Morton Lodge, Guelph, Canada West, qui depuis longtemps est un éleveur heureux de Durhams, se laissa persuader d'essayer quelques Herefords, par le fait, que ceux d'aujourd'hui étaient si différents de ceux qu'il avait vus, étant jeune, en Angleterre, et il acheta plusieurs bêtes à la vente de Lord Bateman. Il a été tellement satisfait de ceux-ci qu'il envoya des commissions aux ventes de Lord Berwick et de M. Williams de Kingsland. Plus tard il assista à la vente Guernaffael, et augmenta son troupeau qui, aujourd'hui est de cinquante têtes. Ses choix judicieux et son jugement comme éleveur lui donnèrent une grande réputation, non seulement au Canada, mais sur une grande étendue des Etats-Unis."

La renommée que ces animaux ont au Canada et aux Etats-Unis, est prouvée par le fait que deux bateaux arrivèrent de Liverpool à Québec le premier mai dernier, sur lesquels M. Siméon Beattie traversa un certain nombre d'animaux de choix de cette race qu'il doit offrir en vente à Toronto. M. Stone avait aussi dix-huit bêtes choisies, pures Hereford, dont onze vaches étaient prêtes à vêler. Il importa de plus quatorze animaux de cette race par le vapeur "Texas", lui faisant maintenant tout près de cent Herefords.

Nous avons récemment visité la ferme de M. Hickson, Côte St. Paul, où nous vîmes trois vaches Herefords et un magnifique taureau, importé par M. Stone. Pendant une visite (ex-professo) à Stanstead, nous fûmes content de voir d'excellents spécimens de cette race; l'Hon. M. Tyrill en ayant plusieurs à l'engrais pour le marché anglais. Le Col-

lège Agricole de Guelph, et quelques autres propriétaires en possèdent quelques petits troupeaux.

Nous espérons que bientôt nos cultivateurs Bas-Canadiens importeront de magnifiques reproducteurs et reproductrices de cette race si avantageuse et si profitable, spécialement pour les fermes des Townships qui ne sont pas assez riches pour les Courtes-cornes (Durhams) et qui par situation et autres circonstances, ne peuvent rendre profitables les races laitières. Par les données et faits que nous avons exposés, l'importation est sans risque et les frais de voyage peu élevés comparative-ment.

Notre commerce de bestiaux.

Il serait peut-être intéressant pour nos lecteurs, de savoir ce qui a été fait relativement à cet important sujet:

Nous regrettons de dire que, vu l'existence continuelle de la Pleuro-pneumonie sur une étendue plus ou moins grande des Etats-Unis, ce pays, (non seulement les Etats infectés, mais tout le pays), demeure sur la liste des contrées proscrites et tous les bestiaux venant de n'importe quelle partie de cet vaste pays sont soumis aux stipulations de "l'acte de 1878 Maladies Contagieuses"; savoir: être tués dans l'espace de dix jours après leur arrivée au port d'entrée.

Quand nous considérons le vaste territoire exempt de maladie, comparé aux limites étroites de quelques Etats Atlantiques dans lesquels cette maladie existe, il nous semble de prime abord qu'il est absurde de proscrire toute la contrée dans le but d'empêcher l'infection, néanmoins la loi dit distinctement que tout pays où la maladie existe, soit proscrit, mais non pas une partie du, par conséquent telle qu'est la loi, il n'y a aucune prévision pour le vaste territoire qui s'étend d'un Océan à l'autre.

Indépendamment de cette difficulté légale, nous avons ce fait que l'énorme croissance de l'importation a ruiné les cultivateurs d'Angleterre, réduit les loyers et les revenus des propriétaires, ces derniers, assez naturellement, s'opposent fortement à l'importation du bœuf américain. D'un autre côté, vu que le St. Laurent est la meilleure et la route favorite pour les embarquements de l'Ouest, la fermeture de nos ports aux animaux de l'Ouest a fait refluer le cours de l'exportation dans les ports américains. Ainsi il faut que les éleveurs acceptent une forte réduction sur leurs animaux, tandis que les compagnies de transport recueillent une riche et abondante récolte.

Le présent état de choses cause sans contredit un dommage considérable aux intérêts du Canada et ruine presque certaines compagnies. Il est un fait reconnu qu'un grand nombre de vapeurs ont été affrétés pour le transport d'animaux, et il est apparent que cet augmentation dans notre tonnage, réagira favorablement pour nos marchands, spécialement les importateurs de produits en offrant une compétition plus grande et conséquemment à des prix réduits.

La question suivante est fréquemment demandée: "Qu'est-ce que le gouvernement a fait pour lever l'embargo?" Nous savons que tout ce qui pouvait être fait a été fait.

Le ministre d'agriculture a eu de fréquentes correspondances sur le sujet. Sir John Ross a souvent proposé et avisé de laisser passer le bétail des Etats de l'Ouest ici pour l'exportation en Grande-Bretagne. Plus récemment l'Hon. J. J. C. Abbott et l'Hon. M. Langerin ont été en communication sur ce sujet avec les autorités impériales. Le résultat n'est pas encore connu. Cependant la navigation est ouverte et l'exportation de nos bestiaux canadiens se fait vigoureusement; pour la semaine finissant le 9 mai l'embarquement a été au-delà de mille têtes. Pendant la semaine suivante on en a embarqué un bien plus grand nombre.

Jusqu'à présent on ne peut pas complimenter les chemins

de fer et les bateaux à vapeur des facilités qu'ils donnent pour ce commerce.

Nous avons vu des centaines d'animaux débarqués dans des borbiers et y demeurer des heures entières sans être abreuvés. Nous avons vu 500 animaux entassés dans des chars, sur le quai, pendant une chaleur étouffante, du matin au soir, sans boire ni manger, et ensuite transportés sur des bateaux presque sans ventilation.

Depuis que cet article a été sous presse, nous avons reçu copie d'un Ordre en Conseil qui pourvoit à l'inspection des bateaux et des bestiaux.

Correspondance Veterinaire.

La Baie du Febvre, 23 Mai 1879

Monsieur.—J'ai une vache qui a perdu l'usage d'un trayon, comme cet accident se repete assez souvent ici, j'aimerais bien à en connaître la cause et le moyen de le guerir. Il se forme au milieu ou au haut du trayon un durillon qui gêne d'abord le passage du lait et finit par boucher complètement le trayon. L'un de vous sur votre journal obligerait beaucoup plusieurs de vos lecteurs.

Réponse.—La perte d'un ou de plusieurs trayons chez les vaches est assez commun et généralement, suit l'inflammation du pis appelé *Mammite*. Le traitement est très-peu satisfaisant pour cette maladie si fréquente, spécialement chez nos vaches de ville. Dès qu'on s'aperçoit d'un symptôme de la mammite, il faut administrer une livre de sulfate de magnésie qui doit être dissous dans 3 pintes d'eau chaude et une chopine de melasse; frictionner le pis avec de l'eau chaude deux ou trois fois par jour, le frictionner avec un onguent composé d'Iodure de Potassium une once, saindoux 8 onces, et enfin le supporter avec une large et forte bande. Le ou les trayons obstrués doivent être débouchés au moyen de siphons ou machines jusqu'à ce que la difficulté soit passée.

Monsieur.—J'ai un cheval qui est gêné de ses eaux depuis quelques années, il se campe pour uriner plusieurs fois, il piétine, et ce n'est quelquefois qu'au bout d'une demi-journée que quelquefois une journée qu'il peut uriner. Nous lui avons fait déjà plusieurs remèdes et sans effet. Veuillez, s'il vous plaît, m'informer dans votre prochain numéro du *Journal d'Agriculture*, de ce qu'il y aurait moyen de faire pour la guérison.—Un Abonnè du *Journal d'Agriculture*.

Réponse.—La maladie dont votre cheval est affecté demande l'examen d'un Médecin Vétérinaire. Si toutefois vous ne pouvez pas avoir accès auprès de l'un d'eux, tâchez de vous procurer un cathédra qui doit être passé dans l'Utrière, ensuite bien laver les organes génitaux extérieurs et administrer l'Iodure de Potassium soir et matin à la dose d'une drachme dans un peu d'eau.

Melons.

Le parfum et la saveur de ce fruit l'ont fait propager et rechercher dans les cinq parties du globe. Dans les contrées où la température est élevée, sa qualité est toujours supérieure, c'est pourquoi l'on doit toujours l'exposer aux meilleurs rayons du soleil, et abriter la melonnière des vents froids, qui sont aussi pernecieux à la qualité qu'à la végétation.

CULTURE DES MELONS.

La culture des melons se divise en deux manières assez distinctes. Sur couche chaude sous chassiss, et sur couche sourde ou froide en plein air. Pour cultiver sur couche chaude, on devra semer les graines du premier mars au 15 avril, en pleine terre de couche ou, de préférence, dans des vases de 2½ à 3 pouces, à raison de deux à trois graines par vase. Ceux-ci doivent être entièrement enterrés dans la couche et placés autant que possible vers le milieu, qui maintient toujours mieux sa température. Si l'on fait le semis sans vase, il faudra mettre les graines à trois pouces environ les unes des autres, la terre de la couche doit être des plus riches mais légère. Les terreaux sont encore préférables. Il faut tenir les chassiss fermés et bien couverts tant que les graines ne sont pas levées, on les habituera ensuite à la lumière, et s'il faisait très-chaud, on devrait laisser un ou deux

pouces d'air à la partie supérieure du chassiss; s'il se trouve deux plants ensemble il faut en supprimer un et laisser le plus vigoureux; les couches doivent être entourées de fumier chaud, afin de maintenir la chaleur pendant les nuits froides et les vents glacials. Lorsque les plants sont bien levés, il faut préposer de nouvelles couches pour la transplantation à demeure; les premières n'auraient pas assez de chaleur pour continuer leur végétation. La transplantation des plants qui ont été cultivés en pleine couche devra se faire avec une petite motte de terre pour ne pas froisser leur tendre racine. Il faudra d'abord arroser convenablement, pour lier la motte à la terre; pour ceux qui sont en vases, la transplantation est moins fatigante pour la plante. On devra, pendant les deux jours qui suivront la plantation, tenir les couches fermées et en partie couvertes, afin d'assurer la reprise et d'éviter la flétrissure; ensuite on continuera à découvrir le matin et à donner un peu d'air chaque jour quand il fera du soleil, jusqu'à l'époque où la température extérieure ne pourra causer aucun dommage aux plantes. A cette époque on pourra enlever entièrement les chassiss. On abrite les chassiss à l'aide de nattes, de catalogues, et de paillassons; ces derniers sont les meilleurs et la confection en est simple.

MELONS EN PLEIN AIR.

On devra pour ceux-ci ouvrir des sillons de deux pieds de large et de six ou huit pouces de profondeur, que l'on emplira de toute espèce de fumier et de feuillages, le fumier pourra excéder de deux ou trois pouces la surface du sol, on y ajoutera quatre pouces de terreau ou bonne terre légère, et l'on pourra planter, si l'on a des plants choisis, mais pas avant le quinze juin. Les semis doivent se faire quand la terre est bien réchauffée, ce qui dans notre température de Québec, n'arrive pas avant la dernière semaine de mai et quelquefois avant le quinze juin, les plants devront être abrités dans les premiers jours de leur plantation, les graines devront être plantées à un pouce de profondeur, en mettant trois ou quatre graines à chaque fosse; ces derniers devant être de 3 à 4 pieds les unes des autres. Lorsque les plants seront bien levés et que l'on fera le premier pincage, il faudra supprimer les plants inutiles, et n'en laisser qu'un seul, et toujours le plus beau.

PINCAGE ET TAILLE DES MELONS.

C'est lorsque le melon a développé sa troisième feuille qu'il faut lui faire subir le premier pincage, qui consiste à pincer au-dessus de la deuxième feuille, ce qui oblige le développement de deux branches latérales. Très-souvent aussi il sort en même temps les yeux des cotiledons (1) ceux-là doivent être supprimés à l'aide d'une pointe de canif.

Les branches latérales doivent être pincées à la quatrième feuille, après cela vient la fructification, pendant laquelle on ne doit pas pincer; cela ferait couler le fruit; aussitôt que l'on aura remarqué les fruits bien noués et de la grosseur d'une pomme, on ne laissera que deux ou trois fruits sur chaque pied suivant leur végétation, cette fois c'est une taille que l'on doit faire, qui consiste à enlever les fruits inutiles et une partie des branches qui se développent trop vigoureusement pour que cette sève soit dépensée inutilement et au profit des fruits. On devra veiller dès ce moment à ce qu'il ne se forme pas de nouveaux fruits, qui ne mûriraient pas et qui vivraient au préjudice des autres. Six à sept semaines suffisent pour rendre à maturité les melons que l'on peut cultiver en Canada. Pour déguster les fruits on devrait attendre qu'ils soient détachés de leur pied à leur entière maturité. Les melons qui sont cultivés pour les marchés sont souvent cueillis huit à douze jours d'avance, ce qui est la cause qu'un grand nombre ne sont pas très-bons.

(1) Les cotiledons sont les feuilles que forment la graine.

ARROSAGE.

Sur couche, et tant que les plants sont jeunes, on ne devra arroser que le matin de huit à dix heures, d'une très-petite quantité d'eau à chaque pied, en ayant soin que l'eau ne soit pas froide, au contraire, il faut au tant que possible, qu'elle ait la température de la couche. Lorsque le temps sera humide, ou pluvieux, il faudra s'abstenir d'arroser, au temps de la chaleur, c'est le soir, de quatre à six et même à huit heures que l'on doit arroser. L'eau doit être exposée d'avance, afin de chauffer au soleil; on n'arrosera pas sur les pieds, de crainte de les faire périr, mais autour. Une légère quantité de purin mêlée à l'eau est excellente pour les melons.

Pour les melons de pleine terre, il vaudrait mieux se dispenser de les mouiller; pourtant dans leur jeunesse, quand il fait très sec, on est quelquefois obligé d'arroser, et surtout quand ce sont des plants transplantés. Lorsque le plant a subi son deuxième pincage, et après cette époque les arrosages sont entièrement inutiles.

Spencer Wood.

E. COCHOIS.

Règles d'or pour la culture des arbres à fruit.

La culture des arbres à fruit est devenue une question du plus haut intérêt pour ce pays. Malgré la plus grande activité des *Pomologistes* et des *Pépiniéristes* et de ceux qui plantent pour eux-mêmes, la demande semble devoir dépasser la production.

À la vérité, les pommes ont partiellement manqué dans certaines années, mais dans les années d'abondance, elles paient leur transport à des centaines de milles, et rapportent de bons profits aux planteurs. La demande est pour les beaux fruits, et il est tout probable que le marché n'en sera pas encombré, même dans la génération future. La consommation des fruits croît dans une proportion plus forte que l'augmentation de la population, et la nouvelle méthode des conserves a immensément accru la demande pour les fruits d'été aussi bien que la demande du public pour de larges productions. Ils sont des plus favorables à la santé de la population, et il est inutile que le planteur craigne, soit pour lui, soit pour ses enfants, que la culture des arbres fruitiers cesse de lui rapporter de bons profits.

Nous disons à tous ceux qui possèdent un lopin de terre ou une ferme: Si vous avez un coin dans lequel un arbre puisse être placé ou un lieu quoique petit, où des fruits puissent venir, ne manquez pas de l'affecter au plus tôt à cet usage. Nous disons au grand propriétaire: ne perdez pas de temps à pourvoir votre famille de ce luxe, le plus grand, le plus beau et le moins coûteux. Si vous vouliez planter en grand afin de récolter par tonnes pour le marché, cette divine bénédiction, ne craignez pas que votre labeur ne soit pas largement rémunéré. Choisissez les meilleures de toutes les espèces, trois ou quatre des meilleures variétés de pommiers, poiriers et vignes: en voilà assez pour occuper le terrain.

Planter partout, cultiver bien, et vous sourirez de satisfaction lorsque vous verrez la luxuriante végétation de vos arbres et de vos vignes. Procurez vous les plants de pommiers, de poiriers, de cerisiers, de vignes en automne et couchez-les en terre comme il est dit plus bas. Pour les plants, il faut s'adresser aux meilleurs pépiniéristes de la province; on y gagnera sous le rapport de la qualité, et, du prix de revient. Dans les climats froids, les vignes, si elles sont achetées en automne, doivent être soigneusement protégées, et plantées au printemps, et pendant un ou deux hivers, il est nécessaire de les couvrir soigneusement et de les recouvrir avec des fougères ou des branches de sapins, de pruches, ou de la paille grossière.

NOTIONS SUR LA TRANSPLANTATION.

Dans les climats qui ne sont pas aussi froids que celui de la province de Québec, les opinions sont partagées sur la préférence que l'on doit donner à l'automne ou au printemps pour la plantation des arbres. Nous dirons à ceux qui sont pour établir un verger: si vous êtes prêts en automne, n'attendez pas jusqu'au printemps, pour préparer vos fosses, obtenir vos plants, etc., et si vous êtes prêts au printemps, ne différez pas jusqu'en automne, car le printemps et l'automne sont l'un et l'autre favorables à la préparation de la terre; dans l'un et l'autre cas, nous pensons qu'avec les mêmes soins, les arbres devront prospérer également, pourvu que les plants soient bons et qu'ils aient été bien protégés dans des fosses temporaires pendant l'hiver.

Le succès du planteur d'arbres, après qu'il les a reçus du pépiniériste, dépend tellement de sa propre bonne direction, que nous croyons devoir attirer son attention sur les importantes considérations qui suivent:

PREMIÈREMENT.—Un sol fertile et bien égoutté.

SECONDEMENT.—Une bonne culture partout.

En établissant une plantation, on fait choix d'un sol bien égoutté qu'on labore de bonne heure. On plante aussitôt que possible et l'on travaille peu après les fortes pluies.

La culture consiste à ameublir la terre, ce qui assure aux arbres une nourriture abondante sous la forme assimilable. Cela doit être fait tant que les arbres sont jeunes, par un labour annuel et une fumure, si c'est nécessaire, et une succession de récoltes de plantes racines, telles que pommes de terre, betteraves, carottes.

Les grains de tous genres sont tous nuisibles parce qu'ils enlèvent à la terre son humidité pendant les sécheresses, quand les arbres en ont le plus besoin. Quand on doit planter des arbres dans un champ ensemencé de grain, si un large espace d'au moins huit pieds de diamètre, est nettoyé autour de l'arbre, si l'on travaille fréquemment à la houe ou si on le recouvre d'herbe fraîchement fauchée ou de n'importe quelle sorte de litière grossière, l'inconvénient cesse d'exister.

Lorsqu'ils sont plantés avec soin, les jeunes arbres meurent rarement, et si, dans la suite ils reçoivent les attentions convenables, leur croissance n'est que légèrement retardée. Après que le champ a été labouré plusieurs fois, des fossés de deux pieds plus larges que les racines de l'arbre sont creusées. On pose les racines dans leur situation naturelle, laissant une petite butte au centre du trou. On ajuste le bout des grosses racines. D'autre part, avec un couteau bien affilé, on taille le bout des branches à la moitié environ de leur longueur primitive de manière à rétablir la balance entre la tête et les racines qui doivent le plus souffrir par la transplantation.

On ne doit pas planter les arbres beaucoup plus profondément que lorsqu'ils étaient dans la pépinière, excepté en ce qui concerne les poiriers nains qui devraient être plantés si profondément que la greffe soit enterrée de trois pouces, au-dessous de la surface.

La terre pour remplir autour des racines doit être prise à la surface du sol et mise bien fine sans engrais. On place donc l'arbre dans le trou sur la petite butte du centre, et l'on commence à répandre la terre bien fine, faisant attention de bien remplir tous les interstices, et employant les doigts pendant l'opération, pour éparpiller toutes les petites racines. La terre meuble doit s'élever de deux à trois pouces au-dessus de la surface du sol environnant pour pourvoir à son affaissement futur.

L'opération suivante consiste à recouvrir le sol tout autour de l'arbre, avec des substances capables de conserver à la terre son humidité, telles que paille, vieux foin, herbes marines, foin salé, vieux tan, sciure de bois ou litière grossière, qui sont excellentes. Ces substances permettent aussi à la terre

de demeurer meuble, et en pourrissant, elles passent insensiblement à l'état d'engrais.

A l'automne, les arbres plantés au printemps devraient être rechaussés au-dessus du sol et tout autour du pied de l'arbre. La butte ainsi faite devrait avoir de 12 à 15 pouces de hauteur. Cette méthode vaut mieux que les supports et c'est aussi le meilleur préservatif pour éloigner les souris, et pour protéger les racines contre les froids rigoureux. On pourra enlever le surcroît de terre au printemps et agir alors comme pour une plantation de printemps, en recouvrant la terre autour de l'arbre, de paille, vieux foin, etc., comme il a été dit.

On trouvera un grand avantage en rétablissant chaque automne et hiver, autour de l'arbre, une motte de terre élevée, comme il vient d'être dit, pendant les quelques années qui suivront la transplantation, car les jeunes arbres sont grandement endommagés lors du dégel du printemps, par la destruction des racines fibreuses de l'année précédente.

L'eau qui séjournerait au pied des arbres causerait beaucoup de préjudice, mais cet inconvénient sera évité si l'on observe les règles données précédemment.

TRANSPLANTATION D'AUTOMNE.

La transplantation d'automne est tout à fait impraticable sous les climats rigoureux comme le nôtre; néanmoins, comme il est plus aisé et plus sûr de se procurer des arbres à cette époque, ils peuvent être achetés en octobre et enterrés pour l'hiver, de la manière suivante: Choisissez un endroit sec, et creusez une fosse ou tranchée, peu profonde, soit six pouces ou un pied; placez les arbres dedans soigneusement et recouvrez-les entièrement, branches et racines, avec de la terre; mettez plus épais de terre sur les racines que sur les têtes. ils doivent rester la jusqu'au dégel.

Si ces instructions très-simples sont suivies, vous perdrez peu ou pas d'arbres et vous épargnerez beaucoup de blâme qui retombe quelquefois sur le pépiniériste.

LES FRAISIERS doivent être plantés au printemps, mais si on les reçoit en automne, les bottes doivent être défaits et les plants étendus sur la terre. On recouvre les racines de terre, mais on lui-se les feuilles à découvert. Vers le commencement des gelées, on les recouvre avec des feuilles, qui forment la meilleure substance pour garantir les plantes délicates pendant l'hiver. Ainsi protégés, laissez-les jusqu'au dégel complet de la terre au commencement du printemps, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils puissent être plantés à demeure.

ARBRES VERTS.

Le mieux est de planter ceux-ci en mai, s'ils sont extraits en automne, on les conservera en mettant un quart ou baril défoncé au-dessus, les têtes des arbres sortant en dehors du quart; les racines ne devraient jamais être exposées à se dessécher; il faut donc les couvrir soigneusement en les transportant.

PLANTATION DES VIGNES.

Beaucoup de personnes s'imaginent que la culture de la vigne demande plus de soins et d'habileté que celle des arbres à fruits: c'est là une erreur, les mêmes principes et la même pratique étant applicables dans les deux cas.

Le sol doit être meuble et friable, mais non humide lors de la plantation, il doit être tenu dans les mêmes conditions pendant tout l'été, pour cela on le remuera fréquemment. On creuse les trous à six pouces de profondeur, on épargille les racines uniformément dans toutes les directions, les recouvrant de six pouces de terre seulement. N'employez l'eau ni au temps de la plantation ni dans la suite. Procurez-vous si c'est possible, des vignes de un à deux ans; couchez toute la vigne en terre ne laissant que deux ou trois yeux en dehors

de la terre lors de la plantation. Ne laissez pousser qu'un bourgeon la première année. Il ne faut pas tailler les vignes au printemps mais toujours à l'automne. Les entailles du printemps épuisent les plants, qui perdent toute leur sève.

Il est nécessaire d'user de grands soins et de grandes précautions dans le choix de l'emplacement d'une vigne, mais pour l'amateur, tout se borne habituellement dans le choix d'un lieu sec—pas trop fumé—avec une bonne exposition au soleil et à l'air.

Si vous avez un grand nombre de plants à faire croître, procurez-vous un bon auteur et suivez-en soigneusement les instructions pour la taille et la direction de vos vignes.

RÈGLES POUR LA TAILLE.

La taille des jeunes arbres doit être suivie de près. On enlève tous les bourgeons en dessous de la tête, et on éclaircit le sommet en coupant telles branches qui croissent ou frottent les autres, et telles autres qui, dans votre opinion peuvent dans la suite exiger leur enlèvement, car la plaie faite par le pincement d'un jeune bourgeon se guérit facilement, tandis que si on le laisse grossir, la plaie sera bien plus sensible à l'arbre. Par un taillage ou plutôt un pincement judicieux, nous avons des arbres moins avides, un feuillage plus abondant, et des fruits plus beaux et en plus grande quantité. L'air et le soleil trouvent un accès facile par le sommet pour rendre les fruits plus parfaits.

Beaucoup de choses ont été dites au sujet du temps convenable pour la taille, dont la plupart n'étaient que de pures théories. Quelques-uns taillent en hiver et au printemps par coutume; d'autres en juin, parce que les plaies guérissent vite, ne réfléchissant pas qu'il est plus important que la blessure guérisse plus sainement que plus rapidement. Les instructions que nous donnons sont dictées par une expérience de vingt ans. L'enlèvement par le pincement des jeunes pousses inutiles peut être fait en toute saison. Février, mars et avril sont, croyons-nous, la saison la plus favorable pour la taille proprement dite. Le bois est alors suffisamment fort, et la taille ne fait aucunement souffrir l'arbre.

CORRESPONDANCE DU JOURNAL.

Culture du houblon.

Je vous envoie quelques notes au sujet de la culture du houblon. Comme je suis né et que j'ai grandi au milieu du district houblonnier du Kent (Angleterre), je me crois autorisé à affirmer que je possède quelques connaissances de cette culture attrayante, mais hasardeuse...

M. l'Echevin Proctor, de la rue McGill de Montréal, achète chaque année de grandes quantités de bons houblons, mais ces houblons sont séchés méthodiquement dans des étuves perfectionnées, et s'ils n'étaient pas énergiquement pressés dans les sacs, ils seraient sans nulle valeur.

La récolte du houblon ne dépasse pas 1200 lbs. par acre, et le prix des deux dernières années a été de 8 à 10 cents.

En somme, la culture du houblon est une culture peu chanceuse, et elle ne rapporte des profits sérieux qu'alors qu'une récolte abondante, et d'autres circonstances favorables la rendent telle. C'est ainsi qu'en 1868 le prix de la livre de houblon, s'éleva jusqu'à 50 cents.

L'avidité de cette plante est considérable, et tôt ou tard, elle ne peut manquer d'absorber tous les engrais de la ferme. La fumure habituelle, en Angleterre, est de 40 doubles charges de fumier de ferme par acre, et pendant le cours de l'été, 120 minots de petits poissons par acre sont répandus dans les sillons.

L'exposition devrait être au nord plutôt qu'au sud, pour éviter les températures extrêmes, et le terrain en pente. Les basses terres proche des rivières, sont souvent brumeuses. Les sites à l'abri des vents prédominants sont les plus favorables.

Les sillons doivent être tracés en quinconce, ainsi que l'indique la figure ci-jointe. De cette façon on a quatre directions au lieu de deux pour la houe à cheval. Cet instrument est employé pendant tout l'été, car plus la terre dans les allées est ameublie, plus les racines de la plante pompent facilement leur nourriture dans le sol. Les buttes sont tenues parfaitement propres par des sarclages à la main. La plantation en quinconce, à raison de 6½ pieds d'espacement entre les

buttes, donne 1191 buttes par acre, contre 1031 dans la plantation en carrés. On met cinq boutures par butte pour le cas de manque, ou ce qui est bien mieux, on extrait les plants d'une peupière ou les boutures ont été déposées un an avant, et on les transplante. Cette dernière méthode donnera déjà une petite récolte dès la première année, avec des perches de six pieds.

La plantation doit être assurée de manière à avoir une plante mâle par 12 buttes, car on remarque que les cônes sont toujours plus pesants dans le voisinage immédiat des plants mâles.

Il serait inutile de prétendre réussir dans la culture du houblon sans lui consacrer les plus grands soins. de mai à septembre, il n'est pas un seul jour où il n'y ait à faire dans la houblonnere.

Ellis, de Barming, qui avait cultivé 360 acres de houblon pendant plus de 35 ans, mourut en banqueroute. Son exemple doit être évité.

Un bon four à sécher le houblon ne coûte pas cher. A Compton et à Lennoxville, il doit y en avoir plusieurs en opération.

Je conviens qu'aussi longtemps que les brasseurs préféreront l'acreté à la délicatesse de goût, le soufre sera toujours employé pour déguiser la couleur des houblons. Quant à moi, je ne l'ai jamais employé. Les meilleurs échantillons de houblons produits en Canada ont été refusés par les hommes pratiques comme étant trop bruns. Serait-ce parce qu'ils bruniraient la belle bière! Bah! Le soufre déguise seulement la couleur en cachant la paleur du houblon.

Les perches, quant à la longueur, doivent être adaptées à l'espèce de houblon que l'on cultive: si elles sont trop longues, les tiges courent jusqu'au bout au lieu de retomber, ce qui tend à prolonger la croissance et à retarder la floraison.

Au sujet de la dessiccation, un thermomètre traverse le houblon et repose sur un plancher criblé de trous. il ne doit jamais marquer plus de 120° Fahr. Les cônes seront suffisamment desséchés quand les queues se briseront.

Espèces de houblons.—*Golding*, la première et la meilleure, qui tient son nom de T. Golding, de Maidstone, son introducteur. Elle demande des perches de 18 à 21 pieds. Cette espèce exige l'emploi d'une quantité considérable de fumer, sensible aux vents de l'est.—*Fleurish*, grossière, mais très-productive. Perches de 14 à 16 pieds.—*Cold gates*, Bonne.—Perches de 14 pieds.—C'est l'espèce la plus tardive à mûrir *Jones*. Productive.—Demande des perches de 12 pieds.

En comptant 3 perches par butte nous trouvons, pour 1194 buttes 3582 perches par acre impérial.

Le rendement probable dans ce pays serait de 700 lbs., ce qui donnerait à 12 cents, \$84.00, mais ce prix est certainement au-dessus du cours.

Les chiffons et débris de laine sont un excellent engrais pour le houblon.

Comme conclusion, je recommande à ceux qui désirent cultiver le houblon de s'entreprendre cette culture qu'après l'avoir étudiée pendant une saison dans une houblonnere bien tenue.

ARTHUR R. JENNER FUST, 261 rue St. Urbain, Montreal.

L'Agriculture dans notre Province.

La bienveillance avec laquelle vous nous invitez, tous tant que nous sommes, à correspondre avec votre estimable journal, est un motif bien puissant, qui m'engage malgré mon infériorité, à grossir la liste de vos correspondants, de ceux qui se disent les amis de l'agriculture et en même temps de vos lecteurs. Je me flatte de faire partie de la grande famille agricole dont les fils sont aussi nombreux que les sables de l'océan; à laquelle on ne saurait contester ni la noblesse d'origine la plus reculée, ni le rôle prépondérant et civilisateur qui, de tout temps, a signalé ses traces dans les empires les mieux constitués et les mieux consolidés. C'est cette entreprise colossale que vous avez bien voulu honorer de votre patronage et autour de laquelle sont venus se grouper, comme spontanément, de hauts personnages, des collaborateurs distingués et des amis dévoués, pour combattre pour la plus belle, la plus noble des causes, c'est-à-dire l'agriculture, la sauvegarde de notre religion et de notre nationalité, comme vous vous plaisez à l'appeler à si juste titre. L'étude de l'agriculture offre à celui qui veut s'y livrer un champ aussi vaste que varié; c'est un immense laboratoire renfermant des trésors inépuisables où chacun peut venir puiser à pleines mains; c'est le dispenser commun du riche et du pauvre, du savant comme de l'ignorant, de l'orgueilleux citadin comme du plus humble paysan, du dignitaire comme du sujet bien insensé serait celui qui voudrait se soustraire à son influence bienfaisante. Le riche y trouvera un remède aux noirs soucis qui le rongent, il y trouvera mille charmes que ne pourriment lui procurer ses richesses accumulées: le riche en fera son étude favorite et l'objet de ses savantes et intéressantes recherches; chaque jour lui apportera de nouvelles découvertes dont il s'efforcera de saisir le secret, l'ignorant en fera un livre toujours ouvert où il trouvera tracée en toutes grosses lettres l'image de son Créateur, le tableau de ses attributs infinis, sa toute-puissance, son immensité, etc., etc. L'humble paysan conlera des jours calmes et heureux au milieu de ses travaux champêtres, exempt de faste et d'ambition, de tous ces chagrins et

ces ennuis qui sont le cortège inséparable de la vie désœuvrée ou de la vie trop agitée. L'agriculture, outre qu'elle est un art d'une nécessité, d'une utilité indispensables, comme étant la conséquence de notre nature déclinée, ne cesse point, pour cela, d'être pour nous la source d'une infinie de jouissances que ne saurait procurer aucune autre profession, en effet, c'est pour s'initier davantage aux charmes de la vie champêtre que le fier et opulent citadin, comme étourdi par la tumulte des affaires, et asphyxié par l'atmosphère empestée où il est englué, dira adieu à de riches et somptueuses demeures, et viendra se réfugier sous l'humble et modeste toit du paysan pour y respirer l'air pur et embaumé de nos campagnes et y chercher des émotions plus calmes, plus douces, plus en harmonie avec son état physique et moral et dont la vie des champs seule a le secret. Je m'arrête là, votre éloge de l'agriculture, M. le Rédacteur, en dit plus que je n'aurais osé en dire. L'agriculture, personne n'en doute, a son côté poétique et attrayant, mais quoiqu'il en soit, elle a bien aussi son petit revers de médiocrité, ses petits combats à livrer, ses préventions à vaincre. Entreprendre une réforme dans l'art agricole n'est pas une tâche ordinaire, non que je veuille dire que vous n'êtes pas dans votre rôle, ni à la hauteur de la mission que vous vous êtes imposée par esprit de dévouement à la cause agricole, non, jamais rôle n'a été mieux personnel, jamais mission n'a été mieux comprise. Je crois sincèrement que vous êtes le personnage dignement qualifié pour mener à bon fin une pareille entreprise, mais je vous avoue franchement qu'il faut être doué d'une bonne dose d'énergie et de persévérance (qualités qui ne vous sont pas défaut) pour accepter une telle responsabilité et doter notre Canada d'un bon système raisonné de culture. Il s'écoulera sans doute plusieurs lunes, qui ne seront certes pas des lunes de miel, avant que votre œuvre soit couronnée d'un plein succès, mais, comme le dit la devise, le travail opiniâtre triomphe de tout.

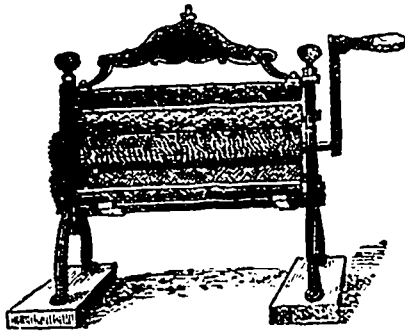
Quant à moi, effrayé des difficultés sans nombre qui s'attachent à la solution de la question agricole, j'aimerais quasi autant enseigner le grec ou le turc à nos bons et paisibles habitants qu'à d'entreprendre à résoudre un pareil problème. Il faudra dépenser des flots d'encre et entasser raisonnements sur raisonnements pour obtenir un résultat qui ne répondra pas toujours à votre attente. En effet, que de déboires, que de déceptions, que de sacrifices d'argent et de temps sans compensation, que de labeurs sans profit, que de leçons rendues inutiles et restées sans fruit. Les uns recevront votre journal par simple amusement, sans attacher la moindre importance à tout ce que vous y débitez, le taxant quelquefois même de mensonge et de folie. D'autres le recevront dans la crainte de se voir classer dans la catégorie des arriérés et des rétrogrades; c'est un petit détail qu'il faut éviter dans notre siècle de progrès, et qui n'est pas très-flatteur à l'adresse des gens qui veulent un peu s'en fier. D'autres le recevront et ne le liront pas; si se passeront la fantaisie d'en faire des enveloppes de tout genre. Ceux que vous inviterez à le recevoir vous répondront assez sottement qu'ils ont bien vécu sans journal d'agriculture jusqu'aujourd'hui, qu'il serait indigne d'eux de recevoir des avis de personnes qui n'ont d'autre bagage que leur instruction, et par conséquent, qui n'ont aucune expérience dans l'art de cultiver. D'autres vous liront avec assez de satisfaction, se rejoindront des progrès que fait chaque jour la science agricole, mais se garderont bien de joindre la pratique à la théorie, de faire leur profit des expériences d'autrui, ou encore feront les choses à demi. S'ils ne réussissent pas du premier coup, ils mettront de côté vos belles théories, et puis tous les anciens préjugés que vous aurez chassés par la porte reviendront par la fenêtre. A la suite vous aurez vos fidèles et dévoués lecteurs qui se feront un devoir de mettre en pratique vos sages conseils, vos bonnes suggestions, de tirer parti des expériences d'autrui, enfin qui auront à cœur la diffusion des connaissances agricoles dont ils s'efforcèrent de faciliter la propagation. Quoiqu'il en soit, la publication d'un journal et de brochures traitant les matières agricoles sera toujours le moyen le plus propre et le plus efficace de familiariser nos cultivateurs avec les premiers éléments d'une bonne culture raisonnée; ce sera toujours l'arme la plus redoutable pour détruire, extirper les vieilles préventions qui s'opposent, sont obstacle au développement de la science agricole; mais comme il arrive quelquefois que la pratique dejoinde la plus belle théorie, il faudra, dis-je, citer des exemples qui sautent aux yeux, exposer des faits palpables, rendus évidents par des expériences décisives mises à la portée du grand nombre, des faits qui parleront d'eux-mêmes et qui porteront la conviction même chez les plus incrédules. La publication d'un journal agricole est d'un bon augure, ce sera l'arme favorite avec laquelle vous irez attaquer l'ennemi dans ses retranchements, vous défendrez les points menacés, vous porterez la persuasion chez les faibles et les incédules, vous ramènererez au combat les retardataires et les retardataires, enfin, qui vous fera remporter la victoire finale. Comme vous le voyez, la réapparition de votre journal me fournit l'occasion de renouveler mes importunités, s'il y a lieu de vous importuner. Je suis comme l'enfant gâté qui, après avoir été repoussé d'un côté par l'amour paternel, grimpe par l'autre côté. En écrivant ce qui précède, je n'ai pas eu l'intention de m'ériger en maître; j'ai voulu tout simplement écrire dans l'intérêt de tous les cultivateurs de la province de Québec.

St. Jacques.

APICULTURE.

ESSAIMAGE ARTIFICIEL.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'essaimage naturel et de ses résultats, il nous reste maintenant à considérer l'essaimage artificiel et ses avantages.



Machine à fondation.

Tenons d'abord pour principe que l'essaimage artificiel ne doit être pratiqué que sur les colonies fortes et bien conditionnées, et en un temps où la miellée a déjà commencé à donner—conditions qui se rencontrent généralement vers le milieu de juin,—bien que dans certaines circonstances on puisse pratiquer l'essaimage avant cette époque.

Pour faire un essaimage artificiel, prenez un cadre de couvain avec les abeilles adhérentes et la reine, puis placez-le au centre d'une ruche vide remplissant les deux côtés de cadres vides, maintenant prenez cette nouvelle ruche et mettez-la sur le plateau de l'ancienne que vous transportez ensuite à une place vacante du rucher. Cette dernière n'ayant pas de reine, vous devez lui donner une cellule royale, ou ce qui est encore mieux, une reine fécondée. Au bout de quelques jours les deux colonies déploient une activité incroyable.

Voilà en quelques mots la simple mais utile méthode de l'essaimage artificiel. Cette opération doit se faire vers le milieu d'une belle journée. Les deux ruches étant échangées voici ce qui se passe : les abeilles de la vieille ruche qui butinent dans les champs reviennent à la ruche nouvelle, et trouvant le même plateau et la même reine, continuent à travailler comme si rien n'était ; l'autre ruche transportée sur un nouveau plateau, dans une place vacante, a perdu par cette permutation la moitié de sa population, mais elle a beaucoup de jeunes abeilles et un nombreux couvain, dans quelques jours son activité égalera celle de la première.

Dans les cadres vides on peut placer de vieux rayons, ou des rayons gaufrés, que les américains appellent fondation. La fondation est une simple feuille de cire pressée entre deux cylindres qui lui impriment le caractère des bases à cellules d'ouvrières. Les abeilles l'attaquent avec vigueur, et prolongent avec la plus grande rapidité les parois des cellules, ce qui permet à l'apiculteur d'obtenir des rayons parfaitement droits et une plus grande quantité de miel.

Nous venons de mentionner le fait d'introduire une reine dans une colonie orpheline. Plusieurs méthodes sont pratiquées pour l'introduction des reines, mais aucune n'est absolument infallible. Voici cependant les deux méthodes qui m'ont paru jusqu'ici les plus sûres. Après qu'un essaimage artificiel a été fait, prenez la reine de choix, une reine italienne si c'est possible, arrosez-la du miel de l'ancienne ruche, c'est-à-dire de la colonie orpheline, et laissez-la tomber au milieu des cadres. Quelques uns conseillent d'attendre deux jours, d'autres d'arroser la reine et les abeilles d'eau fortement aromatisée d'essence de peppermint. Une autre méthode consiste à enlever la reine d'une bonne ruche, d'en faire sortir la moitié d'abeilles auxquelles vous introduisez la reine, vous enfumez les deux parties, puis vous réunissez. Le secret dans ces deux méthodes, c'est de ne pas laisser les abeilles s'apercevoir qu'elles sont sans reine.

LE CODE MUNICIPAL par E. Lef. De BELLEFEUILLE, Avocat.

Le sous-signe donne avis aux souscripteurs au Code Municipal et au public en général, que l'ouvrage est maintenant terminé. Les personnes qui désirent le recevoir par la poste auront à ajouter cinq centimes au prix de la souscription qui est d'une piastre. Ainsi sur réception d'une piastre et cinq centimes le volume relié en question leur sera expédié franc de port par la maille.

EUSEBE SENEÇAL. 10 Rue St. Vincent, Montréal.

A VENDRE

Bétail Ayrshire, Cochons Berkshire

RACES PURES.

S'adresser à

Mr. LOUIS BEAUBIEN.

16, Rue St. Jacques,
Montréal.

JOHN L. GIBB, COMPTON QUEBEC, Elevateur de bêtes à cornes d'Ayrshire, cochons Berkshire, Dindes bronzes, Canards de Pékin, etc.

ETABLIS EN 1839—MM FROST & WOOD—Smith's Falls, Ont. Fabricants de Faucheuses et de Moissonneuses. Râteaux à cheval, Clarrues en acier, Bouleverseurs, Rouleaux, etc., etc. Pour les détails, s'adresser à

LARMONTH & FILS,

33 rue du Collège, Montréal.

CULTIVATEURS, VOYEZ LE RATEAU A Cheval de Cossit, les nouveaux modèles de Faucheuses, très-légères et de Moissonneuses à un seul cheval, fortes et durables, faites par une ancienne compagnie, des plus respectables et qui a une expérience qui date de 30 ans, dans la fabrication des instruments aratoires.

S'adresser à R J LATIMER, Bureaux de MM. Cossit, 31 rue McGill, Montréal.

ARBRES FRUITIERS ET D'ORNEMENTS On peut se procurer des arbres de choix chez M. AUGUSTE DUPUIS, au Village des Aulnaies, (St. Roch des Aulnaies) Comté de l'Islet.

Pommiers 30 à 50 cts. par arbre de 5 à 6 pieds de hauteur, Pommiers d'un an de greffe, 15 cts. par arbre. Vignes, 60 cts., choix rapportant, \$1.00 par arbre.

COLLEGE VETERINAIRE DE MONTREAL.

Département Français, Fondé en 1866, par le Comte d'Agriculture de la Province de Québec.—Allié à la Faculté médicale du Collège Victoria.

Le cours renferme la Botanique, la Chimie, la Physiologie, la Matière Médicale, l'Anatomie, la médecine Vétérinaire et la Chirurgie. Il est de trois sessions, de six mois chacune.

Les lectures commencent le 2nd jour d'octobre et elles continuent jusqu'à la fin de mars.

Le Conseil d'Agriculture offre vingt bourses gratuites, dont 7 pour le département Anglais et 13 pour le département Français, celles-ci sont pour les jeunes gens de la Province de Québec seulement. Les candidats doivent être recommandés par la Société d'Agriculture de leur comté et passer l'examen de matriculation. Des prospectus donnant tous les renseignements nécessaires aux candidats seront envoyés gratuitement à ceux qui en feront la demande au Principal.

D. McEACHRAN F. R. C. V. S.

No. 6 Union Avenue.



ETABLISSEMENT VETERINAIRE. H. L. A.

AUDRAIN M. V (Gradué du

Collège Vétérinaire de Montréal)

ancien élève de l'École Impériale d'Agriculture de Gd.

Jouan et de la ferme modèle des Trois-Croix de Reims (en France) vient d'ouvrir un ETABLISSEMENT VETERINAIRE très-comfortable, dans le faubourg de Québec, sur la rue Panet No. 167. Près de la rue St. Catherine, Montréal.—Une attention spéciale sera donnée au traitement des maladies de l'organisme chez les animaux domestiques—chevaux, boeufs, vaches, moutons, porcs, chiens et volailles, etc.—Un habitier forgeron est associé à l'établissement, pour la ferrure.

H. L. A. AUDRAIN M. V.

167 Rue Panet, Montréal.

A VENDRE. UN MAGNIFIQUE VEAU

Jersey pur sang, provenant d'animaux importés parmi les plus beaux de l'île de Jersey.

S'adresser à

ED. A. BARNARD

Journal d'Agriculture.

WILLIAM EVANS, IMPORTATEUR ET producteur de graines de champs, et de jardins.—L'épimères et cultures de graines à Broadlands, Côte St. Paul.—Arbres fruitiers et d'ornements, arbutus, rosiers, plants de serres et de jardins, pois fruits, etc.

INSTRUMENTS ARATOIRES. Engrais chimiques, etc. Magasins Nos. 89, 91 et 93 rue McGill et coin de la Rue des Enfants Trouvés 106 et 108, ainsi qu'au-dessus du marché Ste. Anne, Montréal. Catalogues, données gratuitement, sur application.

Le Journal d'Agriculture Illustré.—The Illustrated Journal of Agriculture. Tout souscripteur à une société de comté, d'agriculture ou d'horticulture a droit gratuitement au Journal d'Agriculture, soit en anglais, soit en français, selon le cas. Ces publications sont entièrement distinctes ; elles sont toutes deux sous le contrôle du Département de l'Agriculture et des travaux publics, de cette province. L'ABONNEMENT à chaque journal, pour toutes autres personnes, est d'Une Piastre, par année.

La distribution gratuite du journal est maintenant de 20,000 copies. Un ne saurait donc annoncer plus avantageusement que dans les colonnes du Journal d'Agriculture tout ce qui intéresse les personnes qui habitent la campagne.

ANNONCES.—Par insertion : 20 mots \$1, et 6 cents par mot additionnel. 10 lignes et plus, 30 cents par ligne.

25 ops d'escompte pour les annonces de l'année. Les abonnements et les annonces sont INVARIALEMENT PAYABLES D'AVANCE.

S'adresser à

ED. A. BARNARD,

DIRECTEUR DE L'AGRICULTURE,
10 Rue St. Vincent, Montréal.

Aux Sociétés d'Agriculture et au public en général. L'imprimeur du Journal d'Agriculture se charge de toutes espèces d'impressions de reliures et de gravures sur bois, aux conditions les plus favorables.—E. SENEÇAL, 10 Rue St. Vincent, Montréal.